



Academia Bârlădeană

Anul XXV, 2(83), Trimestrul II, 2021

Revistă editată de
Societatea literar-culturală
Academia Bârlădeană



Președinte de onoare:

C. D. Zeletin

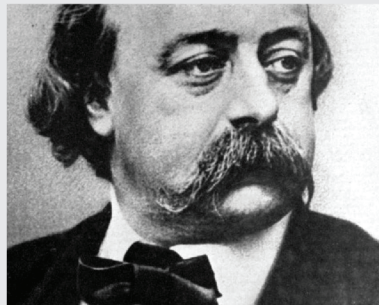
Președinte: Elena Monu

FRANCOPHILIE ROUMAINE



Charles Baudelaire
(1821-1867)

Aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème.



Gustave Flaubert
(1821-1880)

Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de t'enfermer dans l'Art et de compter pour rien tout le reste...



Marcel Proust
(1871-1922)

Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'entre eux voit, que chacun d'entre eux est : et cela, nous le pouvons avec un Elstir, un Vinteuil, avec leurs pareils, nous volons vraiment d'étoiles en étoiles.

2021 en France et dans le monde

La crise sanitaire de la pandémie de Covid-19, débutée en 2020, se poursuit, mais avec les mesures de restriction, les tests et les vaccins, l'année 2021 promet de signer le retour à une vie un peu plus normale. Plusieurs grands événements, dont le Festival de Cannes, reportés l'an dernier, reviennent, même s'ils changent de date. Exceptionnellement, l'Euro de foot, championnat déroulé sur plusieurs stades européens, et les Jeux Olympiques de Tokyo se tiennent l'été d'une année impaire.

Politiquement, 2021 marque le changement de cap aux États-Unis, avec l'investiture, le 20 janvier, du nouveau président, au bout d'une élection à suspense et à rallonge. Ce sera également la fin d'une époque en Allemagne, un événement d'intérêt pour toute l'Union Européenne, avec le départ, au mois de septembre, de la Chancelière Angela Merkel.

Tout au long de l'année, d'importants anniversaires et commémorations, principalement littéraires, mais aussi historiques, s'enchaînent. En voici, pour l'essentiel, par ordre chronologique : 50 ans depuis la

réception d'**Eugène Ionesco** à l'Académie Française (25 février 1971), le bicentenaire de la naissance de **Charles Baudelaire** (9 avril 1821), le bicentenaire de la mort de **Napoléon I^{er}** (5 mai 1821), le quatrième centenaire de la naissance de **Jean de La Fontaine** (8 juillet 1621), 150 ans depuis la naissance de **Marcel Proust** (10 juillet 1971), le bicentenaire de la naissance de **Gustave Flaubert** (12 décembre).

Nous sommes à la mi-juillet. L'été, que Guillaume Apollinaire proclamait *saison violente et temps de la raison ardente*, est prêt pour célébrer le 14 Juillet de la France. L'année 2021, ayant déjà atteint son milieu, se présente devant nous avec ses premiers bilans. C'est à chacun de nous de les voir en noir ou en rose...

Pour nous autres Francophiles roumains de Bârlad, heureux de vivre sur cette planète francophone comptant environ 300 millions de locuteurs à travers cinq continents, les couleurs du moment sont celles du tricolore français, harmonisées avec notre rouge-jaune-bleu. Saluons cette harmonie !

Edito

O, TEMPORA ou l'inconcevable devenu réalité

Nadine Couvreur est devenue un sujet de presse* et de débat. Le nom de cette professeure de français de Toronto se rattacherait longtemps à celui de Jacques Prévert et à sa poésie *Pour toi, mon amour*. Tout francophile la connaît :

Je suis allé au marché aux oiseaux, / Et j'ai acheté des oiseaux, / Pour toi, mon amour/ Je suis allé au marché aux fleurs, / Et j'ai acheté des fleurs, / Pour toi, mon amour/ Je suis allé au marché à la ferraille, / Et j'ai acheté des chaînes, / De lourdes chaînes, / Pour toi, mon amour, Et puis je suis allé au marché aux esclaves, / Et je t'ai cherchée, / Mais je ne t'ai pas trouvée, / Mon amour."

En proposant à ses élèves cette poésie, Nadine Couvreur était loin de s'imaginer le scandale qui allait se déclencher. Un des élèves a dénoncé sa prof sur une chaîne (quelle homonymie !) de télévision, pour le racisme de la poésie, qui serait „insensible culturellement pour tous les étudiants de couleur de tous les coins du monde!" Les mots incriminés : *marché aux esclaves !*

Ahurissante clé de lecture pour un texte poétique, direz-vous !

D'accord, mais il y a plus ahurissant que cela!

C'est d'apprendre et de lire la suite de l'histoire : il y a eu Conseil de discipline au lycée, dont les conclusions, rédigées dans une impeccable langue de bois, accablent la „coupable" de toute une liste de chefs d'accusation, nous plongeant en pleine atmosphère Orwell.

De quoi l'accuse-t-on? En résumé, d'avoir encouragé

les élèves à lire cette poésie de Jacques Prévert qui „contient des références aux chaînes et à l'esclavage, quelques-uns des élèves se déclarant „choqués et offensés" par le langage de la dite poésie. Vous avez beau nous assurer que „dans ce poème il ne s'agit pas de personnes afro-américaines, mais d'une toute autre forme d'esclavage", vos élèves y ont vu un langage discriminatoire. Aussi, en l'absence d'éclaircissements nécessaires et d'un contexte, „votre décision d'introduire ce poème dans votre cours de français a-t-elle été déplacée, insensible et imprudente." Sa conduite est donc jugée en dessous des standards de l'employeur qui vise un enseignement „équitable, rassurant, substantiel et positif, un milieu de travail sans discrimination ou harcèlement, où chaque individu est traité avec dignité et respect." Cette conduite a laissé voir „peu de considération à l'égard des élèves, de leur bien-être émotionnel et éducationnel".

Décisions de l'administration : la lettre disciplinaire sera attachée au dossier de l'incriminée, qui devra aussi récapituler les standards éthiques du métier de professeur. Si des incidents similaires se produisent, d'autres mesures disciplinaires suivront, pouvant aller jusqu'au licenciement !

Libre à nous d'en rire ou d'en pleurer !

Mais plutôt coup de chapeau à l'auteur de *1984* et de *La Ferme des animaux* : George Orwell, tu nous reviens !

* Cf. l'article de Stela Giurgeanu, „O distopie culturală", în *Dilema veche*, nr. 899, 1-7 iulie 2021.

Jean de La Fontaine 400

Il y a 400 ans, le 8 juillet 1621, le poète naissait à Château-Thierry, dans l'Aisne.

Cet anniversaire nous donne l'occasion de découvrir/redécouvrir la richesse de son œuvre : 243 fables, publiées en quatre tomes, entre 1668 et 1694.

Nous en connaissons tous au moins une/deux/trois par cœur. Leurs formules morales sont entrées dans la mémoire collective, aujourd'hui comme hier, les élèves continuant à apprendre les *Fables* de La Fontaine, auteur quasiment incontournable en classe.

S'il ne fallait retenir qu'un seul livre étudié à l'école primaire, ce serait sûrement un livre de ces fables, présentes sur toutes les lèvres comme un conte universel... „Pourtant, rappelle Patrick Dandrey, président de la *Société des amis de La Fontaine*, loin d'avoir toujours eu une portée enfantine, l'ouvrage fut à une époque où la censure était reine et l'imagination, la «folle du logis», le symbole d'une liberté de penser et de parler”

Au-delà de son aspect poétique, le recueil était lors de sa parution non seulement une manière de donner ses lettres de noblesse à un genre littéraire jusque-là jugé mineur, mais une façon d'instruire l'homme en lui tendant un miroir allégorique de son propre monde.

Construit sur le principe horacien du *docere et placere* «plaire et instruire» et d'après les fables d'Esopé, le bestiaire



de La Fontaine «dont la scène est l'univers», doit permettre aux animaux que nous sommes de rejouer nos comportements afin de mieux les rendre risibles et par conséquent améliorables.

Pourquoi La Fontaine reste-t-il si actuel ?

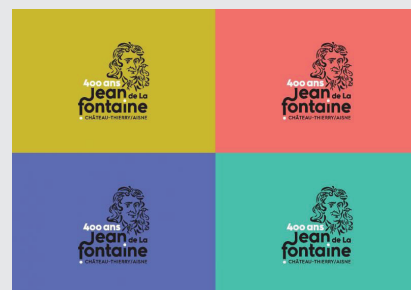
Parce qu'il a réussi l'équilibre entre le naturel et la sophistication, chacun y trouvant son sens, son mode et son niveau de lecture pour ces récits faussement naïfs... : de simple à beaucoup plus compliqué.

Un grand concours national se déroule en France tout au long de cette année, ayant pour logo ce beau jeu de mots „*Fête des Fables, faites des fables!*”

Il faut s'attendre à de beaux résultats !

La Fontaine : morales, maximes et pensées des fables

- „Pour me rendre heureux, un sourire peut suffire”.
- „Quand le mal est certain, la plainte ni la peur ne change le destin”.
- „Laissez dire les sots, le savoir a son prix”.
- „On rencontre sa destinée souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter”.
- „La douleur est toujours moins forte que la plainte”.
- „La méfiance est mère de la sûreté”.
- „Chacun a son défaut où toujours il revient”.
- Garde-toi, tant que tu vivras, de juger des gens sur la mine.
- Les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuient jamais.
- Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.
- Tenez toujours divisés les méchants : la sûreté du reste de la terre dépend de là. Semez entre eux la guerre, ou vous n'aurez avec eux nulle paix !
- Deux démons à leur gré partagent notre vie/ Et de son patrimoine ont chassé la raison ; Je ne vois point de coeur qui ne leur sacrifie : Si vous me demandez leur état et leur nom, J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition!
- La mort ne surprend point le sage : il est toujours prêt à partir.
- Il ne faut jamais se moquer des misérables : car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
- S'il fallait condamner/ Tous les ingrats qui sont au monde,/ A qui pourrait-on pardonner ?
- On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
- Tout parle dans l'univers ; il n'est rien qui n'ait son langage.



MIRCEA CĂRTĂRESCU

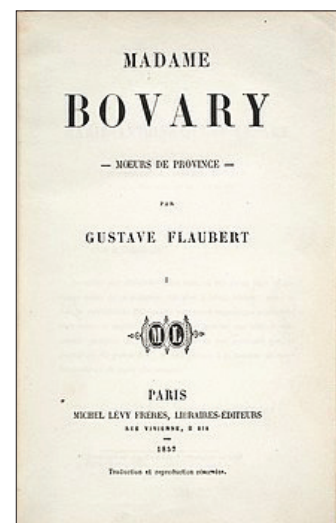
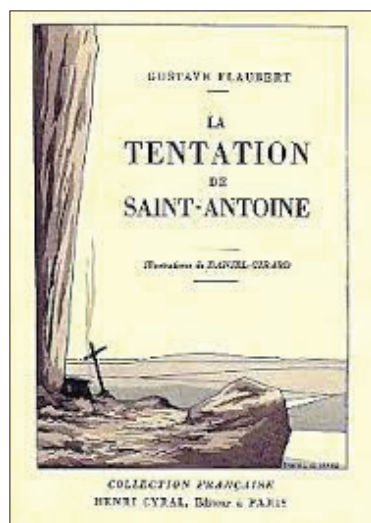
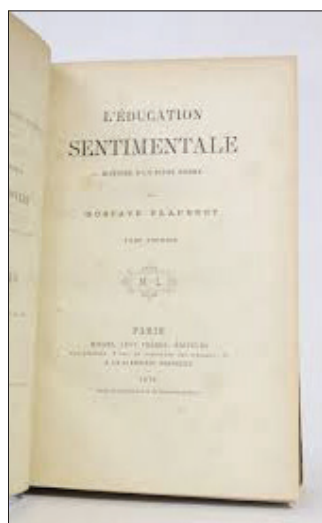
LE GRAND-PÈRE DE L'EUROPE LITTÉRAIRE*

Flaubert n'est pas le propriétaire unique d'une entreprise littéraire, mais plutôt d'une société par actions. [...] Chacun de ces Flaubert différents a produit sa propre filiation dans les littératures européennes, car Flaubert est le grand-père de l'Europe littéraire tout comme la reine Victoria est la grand-mère de l'Europe politique. Impossible de ne pas voir combien Joyce est flaubertien. Ses «Gens de Dublin» sortent tout droit des «Contes». Son «Portrait de l'artiste en jeune homme» reprend les premières pages de «Madame Bovary», où Charles est un écolier ridiculisé devant toute la classe lorsqu'il passe au tableau. «Ulysse» aurait pu être un récit de plus de «Gens de Dublin» si Joyce ne l'avait monstrueusement développé en mêlant le Flaubert des «Trois Contes» à celui de la «Tentation de Saint Antoine». Il suffit de relire l'épisode nocturne (Circé) d'«Ulysse» pour comprendre combien le Flaubert abstrus et visionnaire de la «Tentation» a marqué Joyce.

Un autre exemple est l'empreinte que «Bouvard et Pécuchet» laisse dans l'œuvre de Céline: la figure mirobolante de l'inventeur Roger-Marin Courtial des Péreires sort directement des recherches encyclopédiques menées par les deux personnages flaubertiens. Et que dire de «En attendant Godot»? Ne sort-il pas de là aussi ? «Salammbô» est le premier et le meilleur des centaines de romans historiques publiés après lui ; quant à «l'Education sentimentale», il s'agit du roman qui a ouvert la porte au psychologisme du siècle dernier.

Flaubert n'est pas un auteur mais une classe biologique à lui seul, donnant un nombre infini d'espèces littéraires. Nous sommes tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. La littérature européenne des XXe et XXIe siècles est une grande photo de groupe, et Flaubert, avec ses yeux fatigués par le manque de sommeil, est au centre.

* L'OBS, Cahier numéro un de l'édition n°293 du 11 au 17 février 2021, p. 70, traduit du roumain par Laure Hinckel.



Pensées sur l'Art

- Pour moi, je ne sais pas comment font pour vivre les gens qui ne sont pas du matin au soir dans un état esthétique.
- On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée.
- Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que la muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturier dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons.
- Il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style et écrire le moins qu'on peut, niquement pour calmer l'irritation de l'idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise, adéquate à elle-même.
- L' Art comme une étoile, voit la terre rouler sans s'en émouvoir, scintillant dans son azur ; le beau ne se détache pas du ciel.
- Tout est là : l'amour de l'Art.

Gustave Flaubert



NICOLAE CREȚU

C.D. Zeletin: poetul-traducător

Poetul-traducător, cum are C.D. Zeletin îndreptățitul orgoliu să se autodefinească, nu e, el, singurul român pe care calitățile unei asemenea duble înzestrări să-l fi susținut, din adânc, în apropierea sa tenace, autoexigentă, de opera-reper absolut, de răscruce în poezia lumii, „a lui” **Charles Baudelaire**. Dar e singurul care și-a propus mai mult decât punerea la încercare a propriei virtuozități pe o selecție de „pagini alese”, fie ea oricât de bogată, din *Les Fleurs du Mal*, ci transpunerea în limba română, în întregime, a acestei Cărți de proră a afirmării spiritului modern în lirica universală. O decizie și o aspirație cu atât mai dense în implicații demne de o receptare-evaluare pe măsura lor.

Cel ce sublinia, metaforico-aforistic, climatul „ostenelilor” sale de nu puține decenii („fragil tratat de pace amenințat din amândouă părțile”) era departe de a le ignora sau „îndulci” acestora îndoielile, impasurile, conștiința limitelor. Inteligența și cultura sa și le asumă cu onestitate, dar nu pentru a trudi în chip de dezarmat și sisific tălmăcitor, de o lucidă blazare: ci făcând din autentică-i „putere de smerenie” liantul de profunzime al unui „joc” extraordinar de subtil și complex. La care, de fapt, nici nu iau parte numai cei doi (mereu invocați „cu panaș”), poetul și traducătorul, lor li se alătură și „filologul împătimit” (căutătorul minuțios de soluții) și hermeneutul, fidel imaginii și spiritului poemului, nu lexicului și „literiei”, toți patru cu resursele lor distincte, înmănunchiat puse „în joc”.

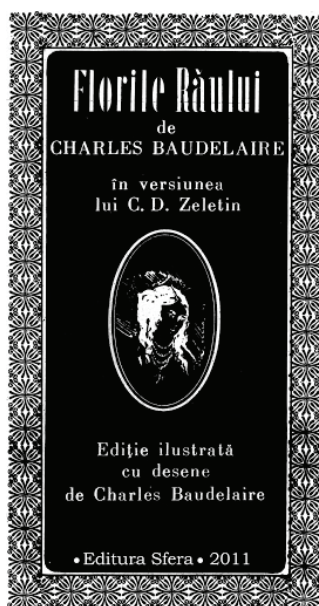
Arhitectura internă a *Florilor Răului*, ea și încărcătura ei de Sens, de „corespunderi” și ecouri la distanță, cu propriu-i relief de registre și motive, atmosfera și tonalitățile asociate „nervurilor” Cărții, iradierilor lor de câmpuri semantice, toate acestea l-au făcut pe traducător să țintească integralitatea: „smerenie”, da, însă una oximoronic orgolioasă, fără urmă de fente retorice, așadar într-un acord de esență cu metaforismul-macă, el însuși oximoronic, al întregii Cărți, *Les Fleurs du Mal*, alchimică sublimare a „Răului” (le Mal) în „Frumusețe” (Les Fleurs). Va fi avut poetul-traducător „paginile” sale subiectiv-preferate din corpusul poetic baudelairian, fără doar și poate. Cu ele va fi început probabil și al lor va fi fost, poate, rodul mai de timpuriu pârguit. Nu ezită să-și recunoască, redevabile propriei individualități, de poet, ponderea unor „afinități”, rezonanțe, admirații și chiar „slăbiciuni” à l’oeuvre în frecventarea statornică și familiarizarea intimă, în detaliu, cu caleidoscopia muzical-revelatoare a baudelairienelor *Fleurs du Mal*, dar nu preferințele personale au primat. Respingând orice „tăietură” selectivă, i-a opus voința captării „fără rest” a celui Baudelaire polifrons al cărui „chip” interior, tensionat, chiar contradictoriu și „secret”, este „înscris” în arhitectura de „sensibilități”, sugestii și tonalități, atmosferă a mării Cărți.

Nu e deloc o întâmplare și nici doar rezultatul vreunui capricios impuls, de „moment”, al unei Mărturisiri, sau de curs al unui dialog confesiv, faptul că tălmăcitorul, poet el însuși, ține să nu-l lase în afara elevatei sinteze a „jocului” său poetic de, cum ziceam, orgolioasă smerenie, nici pe medicul din el, cu ethosul și știința profesiei sale. E felul de a vorbi, străin de orice cochetărie, al lui C.D. Zeletin, despre ponderea percepției/intuirii „subtextului” în ansamblul demersului său de „traducere creatoare”. Lectura sa detectează în *Les Fleurs du Mal* o Imagine

a omenescului expusă, deopotrivă, „dezagregării” și „eroziunii” sub semnul și puterea Răului, dar „paradoxal” deschisă unei soteriologii a atingerii astfel, pe calea „extremelor”, a ceea ce e esență, profunzime, frumusețe. Un miracol de natură estetică, singulară replică vs. demersul vindecător, „reparator”, de întoarcere către „norma” naturii. Parte, și aceasta, dintr-un joc de compensații și complementarități ale comunicării între poiein-ul complexe ființe (ontos) poetice a autorului tradus și de cealaltă parte, nu doar „lectura” (hermenein) textelor-poem implicită tălmăcirii, dar și a enigmaticii „amprente” umane Baudelaire: climat de sensibilitate și „viziune”, destin interior. Migala scrutării și „cântării” de variante, „soluții” și melos, văzută ca ascultând de dominantele figurii spiritului creator, nu de rigori de procedee și tehnici.

L-a „devorat” traducătorul creator, cu ostenele sale intransigente, pe poetul C.D. Zeletin? Nu, însă de eclipsat într-o măsură, da, l-a eclipsat, cred. Asociat, ca un traducător de elită, unui mare nume, uriaș, al Poeziei lumii, tălmăcitorul lui integral la noi se ridică la o altitudine a traducerii-creație de o fidelitate de spirit, inclusiv în dimensiunea ei de „refracție”, ce îi conferă românului un rang înalt de mediator între două limbi și culturi, ca și între propria-i identitate poetică și cea a marelui Poet francez. Cărțile sale de poezie, *Călătoria spre transparență* (1977), *Andaluzia* (1986) îi atestă, neîndoielnic, calitatea autentică de poet original, distinct fără ostentație și de un gust care respinge „accentele” de ego liric supradimensionat. Cele patru decenii devotate româneștilor *Flori ale Răului* i-au fost și un nobil și auster refugiu din calea vremurilor pervertitoare, benedictina-i Faptă de tălmăcitor apărându-l sub scutul ei, dar nici celebra vorbă a lui Brâncuși despre „umbra stejarilor mari” n-a ieșit din nimic. Neînclinat să țintească efecte de dicțiune stilistic spectaculoasă și nici de auctorială imago a eului liric, în cărțile sale de poezie, C.D. Zeletin l-a „zidit” pe poetul din el în Performanța singulară a Integralei sale tălmăciri românești date baudelairienelor *Fleurs du Mal*.

Un monument peren al artei traducerii de Poezie asupra căruia, iată, lumina înaltă a Bicentenarului Baudelaire își revarsă, meritat, strălucirea și peste Fapta creatoare a traducătorului-poet C.D. Zeletin, situându-i-o emblematic în posteritatea rodnică a Autorului tradus cu o nobilă „smerenie orgolioasă”.



Pensées sur l'Art

- Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la matière.
- La simplicité absolue est la meilleure manière de se distinguer.
- L'artiste, le vrai artiste, le vrai poète, ne doit peindre que selon qu'il voit et qu'il sent. Il doit être réellement fidèle à sa propre nature.
- La poésie n'a pas d'autre but qu'elle-même.

Charles Baudelaire



CORINA DIMITRIU PANAITESCU

Les visages de la femme dans l'œuvre de Marcel Proust*

„Fugitive parce que reine, c'est ainsi.”
(M. Proust- *A la recherche du temps perdu*)

Proust a été un grand créateur de vie.

La cathédrale de ses rêves et de son existence n'est pas vide ; ses murs ne prolongent pas vainement une voix unique, celle d'un pauvre fou solitaire qui dresse des châteaux de sable pour y abriter les produits d'une imagination malade. La cathédrale de ses rêves et de sa vie embrasse une foule d'existences humaines, un chœur de voix en divine harmonie ou en dissonances creuses, des voix fortes ou faibles, orgueilleuses ou humbles, graves ou timides, douloureuses ou arrogantes, chuchotantes ou tonnantes, des voix humaines. Pâles silhouettes cachées dans l'ombre des absides se retrouvent renforcées sous les vitraux des ogives, les traits accusés et les couleurs plus vives, ou bien déformées monstrueusement par les angles et les courbures de l'architecture, révélant à l'œil toujours changeant de celui qui regarde des traits insoupçonnés, des reliefs étranges, des couleurs surprenantes.

C'est tout un monde enfermé entre les pages d'un grand livre, un monde d'où la femme ne peut pas s'absenter. On serait même tenté de dire, en n'ignorant pas le risque qu'une telle affirmation catégorique pourrait comporter, que la femme est un élément plus que nécessaire, un élément indispensable à la vaste construction proustienne. M. Bardèche [*Marcel*

Proust-romancier, 1971] avait comparé *La Recherche* à un tapis persan, avec ses milliers de détails minuscules et quand même impérieusement nécessaires, avec ses faibles lueurs dans le voisinage des éclats diaboliquement intenses, avec ses méandres et ses détours, avec ses répétitions obsédantes. Ce renvoi nous fait penser à ce que les spécialistes considèrent la plus authentique source de valeur d'un tel tapis, une petite asymétrie, située quelque part, dans un coin de la vaste étendue de couleur, détail humble et presque invisible pour les yeux du commun des mortels, inépuisable source de joie artistique pour le véritable connaisseur en matière d'authenticité.

C'est juste ce rôle qui est joué dans le livre de Proust par la femme. Il ne faut pas se fier, toutefois, aux arguments apparents, évidents, que *La Recherche* apporte en faveur de ce grand rôle assigné à la femme.

Il est vrai que toute l'étendue romanesque est parsemée de visages féminins, une foule de visages plus proches ou plus éloignés, plus éclairés ou plus estompés, en éternel mouvement. Mais cela n'importe, ou importe dans un degré assez réduit. Ce qui est important est le capital d'âme que le narrateur y a investi ; la part de soi-même, tout ce que ces personnages féminins sont chargés de dire, ou de suggérer, ou de cacher habilement. Ce qui importe est cette zone



d'interférence entre leur propre intériorité et celle du créateur, la manière dans laquelle ils ont su répondre par leur existence même aux besoins ardents d'une intense vie affective.

Habitant un monde inconnu, mystérieux, parce que inaccessible, la femme gagne son charme et son rôle chez Proust justement par l'impossibilité d'être jamais attrapée, connue, mise à nu, et par cela même rendue inoffensive, c'est-à-dire indifférente. Elle est le symbole même de ce monde qui se refuse, dont les portes resteront toujours fermées à l'infatigable chercheur de sensualité qu'a été Proust, un monde d'autant plus fascinant que ne pouvant être pénétré que par les pouvoirs magiques, mais insatisfaisants, de l'imagination. Un monde que Proust recrée par l'imagination, dans lequel il fait vivre Marcel, ou mieux se fait vivre lui-même par Marcel, mais d'où il ne peut pas bannir l'inquiétude issue, nécessairement, de l'inconsistance de cette construction aérienne. D'où l'amère volupté du plaisir, l'anxiété, le doute, la torture continue de l'amour, l'impossibilité du bonheur.

Le héros veut faire de la femme une initiatrice dans ce monde intangible, il veut la forcer à lui servir de guide. Mais elle se dérobe toujours, et l'initiation reste vulnérable, elle laisse une grande place au doute. Marcel n'y renonce pas, il poursuit sa quête du détail révélateur, du petit geste, ou du sourire qui pourrait cacher une partie du grand mystère féminin. Il va, de sourire en sourire, à la recherche de la 'Femme'. L'important est qu'il ne la trouve pas. Il lui donne, à bon escient, l'unique chance de survivre, de conserver son charme inaltéré, de ne se pas faner – en restant une fugitive.

Le compliqué domaine de la féminité a toujours attiré Proust, avec la puissance magique des choses intensément désirées, parce que défendues. Un inépuisable besoin de tendresse hante le narrateur-héros de la *Recherche* et le laisse toujours insatisfait, car il ne peut pas ignorer qu'après la merveilleuse nuit passée avec la mère il y aura un lendemain, qui renouvellera la torture de l'attente du baiser maternel ; que presque toute la splendeur de l'intangible châtelaine de Guermantes est le fruit de son imagination ; que le sourire candide et la docilité d'Albertine pourraient cacher des vérités monstrueuses ; que la gentillesse même et la chaleur du geste dont Robert de Saint-Loup lui couvre les épaules avec une fourrure semble être empoisonné d'une signification cachée. Le baiser et la tendresse maternels, le dévouement noble de

la grand-mère, les grognements hargneux mais tellement rassurants de Françoise, le sourire pâle de tante Léonie, de même que l'inquiétant sourire à dents blanches d'Albertine, ce sont des présences à pouvoirs bénéfiques et maléfiqes tout autant nécessaires à Marcel, parce qu'indispensables à sa capacité de vibration intérieure.

Doué lui-même d'une sensibilité d'essence tout à fait féminine, Marcel accorde la plus large place dans son livre à ce monde de la féminité, sous ses multiples visages : de la simplicité vigoureuse de la paysanne - imaginée la plupart des fois, vue quelquefois mais jamais approchée et analysée, donc du visage aux contours les plus nets et certains, jusqu'à l'image floue, impossible à saisir et à définir des habitantes de Gomorrhe, perpétuelle source d'inquiétude parce que participant à des plaisirs inconnus, hors les lois de la nature, coupable donc ; de même que les tortueux visages fardés des habitants de Sodome, condamnés à cacher toujours au regard implacable de la sacro-sainte morale humaine leurs passions inavouables.

Mais le livre de Proust ne comprend pas uniquement des personnages féminins qui intéressent le moi affectif du narrateur, à la conception desquels l'imagination et la subjectivité se réclament la plupart des droits. Il y a un grand nombre de femmes qui remplissent les petites places vides entre les grandes présences féminines, bien que n'arrivant jamais à mettre le pied dans la chambre close de l'intériorité du héros. Leur terrain d'action est l'église de Combray le dimanche matin, pendant la messe, ou les plages de Balbec et le restaurant du Grand Hôtel, le salon de Mme Verdurin, surtout les grands salons de l'aristocratie parisienne.

De temps en temps, des silhouettes vagues de passantes traversent le champ visuel de l'observateur, restreint toujours par le cadre fixe d'une fenêtre de sa chambre, d'un train, ou d'une voiture. Les silhouettes passagères ont leur importance à elles, constituant le point de départ d'une nouvelle construction imaginaire, source de jouissance inoffensive, mêlant l'élan d'une imagination alerte à la volupté amère mais commode de l'impossibilité de l'accomplissement de l'acte.

(Extrait du *Mémoire de licence* rédigé en 1973, à Iași, sous la direction du prof. V. Stoleriu)

Pensées sur l'Art

- „(...) l'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi et, disant le contraire, ment.”
- „On aime sur un sourire, sur un regard, sur une épaule.”
- „Laissons les jolies filles aux hommes sans imagination.”
- „Les charmes d'une personne sont cause moins fréquente d'amour qu'une phrase du genre de celle-ci : <<Non, ce soir, je ne serai pas libre>>.”
- „Nos amours successives sont comme les ébauches délaissées (et quelquefois reprises) d'un grand amour.”
- „(...) on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherché en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre.”

Marcel Proust

EUGÈNE IONESCO *Immortel*

Il y a 50 ans (et 5 mois !), un jeudi 25 février 1971, Eugène Ionesco prononçait son Discours de réception à l'Académie Française.

Apparemment, il n'avait jamais songé sérieusement à cet honneur. Mais peut-être nourrissait-il un espoir secret de travailler dans la Commission du dictionnaire, tout près des grands hommes de lettres. Ou même celui d'être reconnu comme un classique ! Le jour de sa réception parmi les *Immortels*, on l'entend avec surprise dire à un reporter cette phrase : «*Je suis ravi d'entrer à l'Académie car cette institution n'est pas à la mode*» !

Son collègue d'Académie et ami, Jean d'Ormesson, déclare : *Ionesco apparaissait comme l'idéal pour l'Académie ! Il était très populaire avec une nuance de non-conformisme si précieux à l'Académie. Il a apporté une touche de liberté, d'imprévu, presque d'étrangeté. Un peu à la manière de Cocteau.* Et il continue : «*Je me rappelle qu'il est venu une fois à l'Académie habillé d'un pull à col roulé. Cela avait créé une espèce de sensation : on n'avait jamais vu ça et cela n'aurait pas été admis de quelqu'un d'autre. De Ionesco, c'était admis.*»



Et Jean d'Ormesson conclut : «*A la fin de sa vie Ionesco est devenu de plus en plus classique, il a aimé de plus en plus la Grèce antique, la tradition, l'Académie. Il a été à la jointure du classicisme et de l'absurde*»...

Après le Discours que le récipiendaire Eugène Ionesco dédie à son prédécesseur, Jean Paulhan, c'est Jean Delay qui prononce une admirable Réponse au Discours de réception, un éloge tout en finesse où l'humour est à sa place.

En voici quelques extraits :

...Depuis plusieurs années Jean Paulhan souhaitait que vous soyez des nôtres. Si un fâcheux lui avait demandé pourquoi, il eût sans doute répondu d'une voix exagérément suave qu'après trois siècles d'ostracisme contre une lettre de l'alphabet, il était temps que l'Académie élise enfin, pour la première fois depuis sa fondation, un écrivain dont le nom commence par un I. Esprit moqueur, qui ne craignit rien tant que d'ennuyer, il donnait volontiers à ses propos un tour déconcertant... «*La littérature* », disait-il, «*n'est pas quelque chose de sensé que l'on teinte*

d'un peu de folie, c'est une sorte de folie qu'on rend à peu près vraisemblable. » Comment n'eût-il pas eu pour votre œuvre un goût sincère !...

Vous voici donc parmi nous après une élection facile mais dont vous sembliez douter, comme si la rue de la Huchette était loin du quai Conti. Nul ne vous a tenu rigueur d'un acte impertinent, *La Lacune*, où vous montrez un académicien échouant au baccalauréat. La pièce naquit d'un cauchemar où vous vous étiez cru condamné à repasser, sur le tard, un examen. C'est un cauchemar qui me paraît fréquent chez les professeurs, mais rassurez-vous. Nous sommes ici une classe de vieux étudiants pérennisés, définitivement exemptés du contrôle des connaissances, à moins qu'en cette ère de réformes Monsieur le Ministre de l'Éducation nationale, notre tuteur, ne s'avise de nous imposer un recyclage. Certains connaissant votre tempérament poétique, vos habitudes un peu bohèmes, vos musardises, quelque propension aussi aux échappées dans l'espace aérien, ont craint que vous ne deveniez un académicien volant ayant tendance à siéger au plafond. Je pense au contraire que vous serez, tel votre prédécesseur, un académicien appliqué et très assis à nos séances. J'espère qu'elles vous plairont...

Les fastes d'un jour de réception ne laissent guère entrevoir le charme familial de nos jeudis. On y arrive un peu à l'avance pour bavarder par petits groupes qui se forment au gré des amitiés. Puis, sous l'œil vigilant du perpétuel, commence le travail du dictionnaire pour lequel vous nous aiderez de votre amour des mots, sans trop chercher, on ose l'espérer, à nous imposer les néologismes cocasses pour lesquels vous avez un faible. Ne dites plus *égloge* pour *éloge*, *octogénique* pour *octogénaire*, *mononstre* pour *monstre*, n'appellez plus douleurs de *l'enfantillage* les douleurs de *l'enfancement*, si vous voulez que nous vivions en paix.

Et sitôt le devoir accompli, vous aurez tout loisir d'aller flâner sur le quai d'en face, où vous retrouverez peut-être, parmi les livres dédiacés mais non coupés de vos confrères, les vôtres, dans ces boîtes à poussière du bord de la Seine qui invitent à réfléchir aux vanités de la littérature...



DANA NICA

Université Alexandru Ioan Cuza, Iași

Spectres orestiens, ombres horatiennes : théâtralisations classiques de l'horrible dictu

En 2019, les Éditions Peisaj, de Québec, publient le volume posthume *D'Oreste à Horace. La Tragédie morale de l'action*, de l'universitaire canadien d'origine roumaine Antoine Soare. Le texte est établi et présenté par Pierre Morel. La volonté dominante du recueil est d'identifier et d'examiner, dans le théâtre français, une idée ou une perspective inédite, permettant une lecture unitaire, renouvelée, de la production tragique des XVII^e-XVIII^e siècles, contrastant avec la tradition critique française surtout des années 1970-1980, quelque peu rigide et sclérosée, selon l'auteur.

Sous la devise « Métèque, de quoi te mêles-tu ? », Antoine Soare se propose ni plus ni moins qu'une enquête de l'entier répertoire théâtral de l'époque étudiée. Le fil rouge est double : thématique – la représentation dramatique du parricide – et conceptuel – la vision générique plutôt originale de la « tragédie morale de l'action ». Partant des textes de l'Antiquité gréco-romaine, cette investigation quasi policière inventorie et analyse les pièces du théâtre européen, dans l'absence d'une étude historique sérieuse sur la disparition des *Oresties* des répertoires tragiques de langues romanes jusqu'à André Dacier, un « tabou orestien » partiellement expliqué par la montée du protestantisme en terre catholique, là où les Grecs déjà, horrifiés par l'énormité du matricide d'Oreste, suggéraient aux dramaturges français de transformer en accident l'assassinat de la mère par le fils.

Qu'est-ce donc cette histoire ? Comment dire l'indicible, le monstrueux, l'horrible ? Pourquoi le dire ? Pourquoi le taire ? Pourquoi le faire théâtre ?

Le livre d'Antoine Soare répond à ce type de questionnements à travers une structure en sept temps : I. « *L'Électre* de Sophocle et la tragédie morale de l'action » ; II. « Pour une histoire du tabou orestien. Une culture sur les confins de sa tolérance » ; III. « Oreste et le théâtre du vraisemblable » ; IV. « Le théâtre sur les pourtours du non-dit » ; V. « Un dépassement chrétien de *Orestie* » ; VI. « Procès d'Horace et Querelle du *Cid* » ; VII. « *Horace* face à l'Histoire ».

L'idée et la théorie de la tragédie morale de l'action tournent, pour Antoine Soare, autour du dire, du faire, du devenir – gloire, morale, inscription tragique – d'un

protagoniste assassin. Dans l'espace d'une décennie, de 1634 à 1644, entre la *Sophonisbe* de Jean Mairet et le *Polyeucte* de Pierre Corneille, préparant le passage du baroque au classicisme, le héros criminel, au théâtre, attire et alimente

toutes les polémiques : idéologiques, éthiques, dramatiques. Pratiquement lancé par *Le Cid*, vers 1636, ce genre nouveau de tragédie est problématique et paradoxal, combinant deux déterminations majeures : « "morale" parce que tel est le scandale, à la limite du tolérable, et parfois au-delà, qu'il doit révéler, expliquer et défendre, et "de l'action", parce que celle-ci y est postulée à la fois comme obligatoire, alors que chez les scélérats elle reste évidemment facultative, et comme matériellement possible, ce qui enlève aux personnages vertueux le droit à la passivité dont ils jouissaient automatiquement en tant que "nobles victimes" » (p. 29).

D'où vient cette terrible nécessité de l'héroïsme criminel ? Il faut, pour l'apprendre, pénétrer les subtilités de l'esprit grec et les mécanismes réglant les sacrifices et les rapports de forces victime-criminel. Selon Antoine Soare, l'unique authentique tragédie morale de l'action héritée de l'Antiquité par la génération de Corneille est celle d'Oreste matricide, plutôt dans la version de Sophocle, récupérée d'abord par la Renaissance italienne. Dans son ensemble, le théâtre sérieux d'Ancien Régime est, selon Antoine Soare, « schizoïde », vu le partage et l'hésitation de l'héritage grec entre, d'un côté, « une dramaturgie prospère du remaniement orthodoxe et militant » et, de l'autre, « une dramaturgie entravée de la restitution humaniste » (p.109).

Antoine Soare dialogue directement avec Pierre Corneille, dont les discours théoriques dramatiques servent à éclaircir les « puissantes agitations »

issues des confrontations entre les sentiments de la nature et les tribulations des passions ou les impératifs du devoir. Dans la tragédie morale de l'action il est ainsi question de « générosité agissante » sur fond d'« exigence parricide » (p.55).

Dans *Horace*, l'instant tragique (un autre *topos* de la critique cornélienne) est mis en rapport avec la hiérarchie des épreuves héroïques, allant de l'épreuve affective



(indispensable à l'obtention d'un degré élémentaire de vertu) à l'épreuve morale et enfin à l'épreuve du parricide. Et si polémique, querelle, scandale il y a, c'est le procès à la fois du personnage et de la pièce, non seulement pour *Le Cid*, mais aussi pour *Horace*, tel que le démontre le chapitre VII du volume, intitulé « Procès d'Horace et Querelle du *Cid* ».

Antoine Soare possède l'art des synthèses simples, mais graves, dont le poids et l'évidence méritent une pointe d'autodérision : « Tout sujet tragique met l'accent – précieux truisme – soit sur la victime, soit sur son agresseur, selon certes toutes sortes de dosages dramatiques » (p.25). La tragédie des belles morts est « la championne de la morale naturelle, au sein de laquelle se complaît sa myopie funèbre », alors que la tragédie morale de l'action « ne prend sens que par l'adhésion plus ou moins claire à la morale généreuse » (p.63).

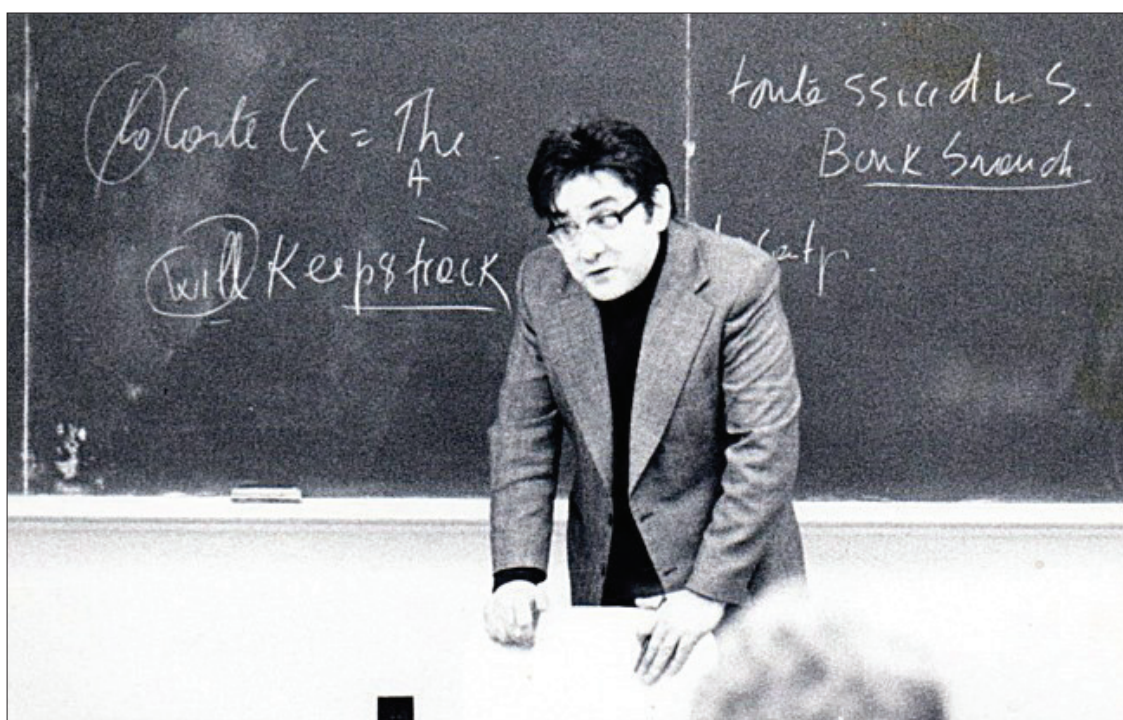
D'Oreste à Horace... se construit comme une recherche patiente, méthodique, attentive, méticuleuse. Le corpus analysé est considérable et le regard diachronique est indispensable : sont réunis les tragiques grecs, les *Oresties* de la Renaissance, maintes reprises et moults commentaires du thème orestien aux XVII^e et XVIII^e siècles, des écrivains spécialistes de la dramaturgie orestienne (Jean Giraudoux, Marguerite Yourcenar). Il y a un permanent réflexe du rapprochement, de l'explication logique, textuelle, contextuelle, extratextuelle. Le va-et-vient intracornélien s'impose, *Horace* étant présenté comme un rebondissement, le plus important, du *Cid*. À part le double fil d'Ariane, le matricide et la tragédie morale de l'action, un leitmotiv citationnel revient, enrichi à chaque fois par le commentaire : c'est la réponse de Rodrigue, « Tout autre que mon père / L'éprouverait sur l'heure », à la question de Don Diègue, « Rodrigue, as-tu du cœur ? » (v. 263-264). Le texte racinien est souvent inclus, comme un contre-exemple, dans cette vision globale sur la tragédie morale de l'action. Conscient de sa vocation ou mission historiographique, l'auteur réhabilite et rend justice à des dramaturges du Grand Siècle moins connus aujourd'hui, dont Jean Heudon et Alexandre Hardy.

Cette étude de la réception des textes à thématique orestienne repose aussi sur leurs commentateurs internes ou externes : pour une pièce comme *Horace*, Valère incarne la suite des détracteurs du *Cid* (« le personnage qui ne fait rien dans la pièce où il évolue, mais juge de tout ce qui s'y passe en spectateur suprêmement avisé, fait pendant sur la scène, à n'en pas douter, aux théoriciens du théâtre bien-pensant », p.253), et le meilleur interprète en est Guez de Balzac, « à moins que ce ne soit le roi Tulle lui-même » (p.263).

Le texte cornélien est examiné au microscope par Antoine Soare. Dans les vers, la préférence pour certains mots fait partie de l'appareil stratégique qui sous-tend la forme dramatique. Certains termes ont une portée métathéâtrale (saisie déjà par Jacques Scherer), d'autant plus importante que là aussi il est question de choix, cette fois-ci dans la transposition du texte ancien : Corneille accepte la tradition, traduisant *phobos* par « horreur », alors que La Mesnardière proposait, vers 1639, « terreur ». La compassion, la crainte et l'admiration, les effets psychologiques du théâtre théorisés par Aristote dans sa *Poétique*, sont entiers au cœur de la tragédie morale de l'action.

Antoine Soare fournit une explication de texte impeccable, une lecture exemplaire, un exercice salutaire de dépoussiérage interprétatif, de fraîcheur analytique, de pratique consistante d'un esprit critique dûment issu du XVII^e siècle, pour lequel l'ouverture, la réticence, la rigueur ne sont pas incompatibles entre elles, mais obligatoires et complémentaires.

Au-delà de la connaissance savante du théâtre et de la critique dramatique de plusieurs siècles et pays, dans une véritable encyclopédie ou anthologie commentée, le volume a de très agréables et subtiles vertus littéraires. Antoine Soare est un véritable écrivain lorsqu'il parle en critique. Cherchant un bon usage et un bel équilibre entre douceur argumentative et parrhésie, entre candeur et lucidité, ses mots, comme ses idées, sonnent juste. Son style est vrai, authentique, et sa force – rappel organique de son patronyme ou de son admirable caractère –, lumineuse et solaire.





UNIVERSITATEA
„ALEXANDRU IOAN CUZA“
din IAȘI

Centre de réussite universitaire
Université Alexandru Ioan Cuza – Iași

Colloque international Les Journées de la Francophonie, IAȘI, 27-29 mai 2021



SIMONA MODREANU

LE SEUIL

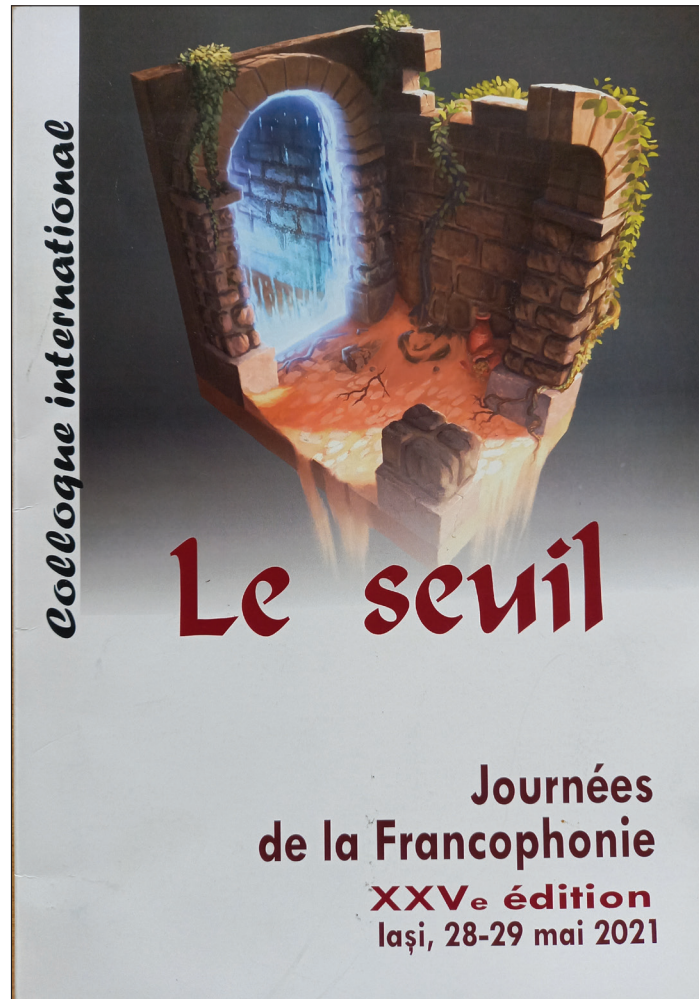
Il y a un avant, il y a un après. Mais là, sur le seuil, le temps et l'espace sont suspendus dans le règne du possible. Pousser une porte ou franchir une frontière qui nous sépare de l'autre côté, c'est faire un choix, déclencher une série d'actes irréversibles, basculer d'un univers à un autre, de la promesse à la matérialisation, du rêve à la réalité, de la vie à la mort. Dans ce *no man's land*, dans cet entre-deux ambigu, rien n'est encore décidé, le continu ne s'est pas encore brisé en discontinu, le secret ne s'est pas encore révélé, l'interdit n'a pas encore été enfreint...

L'imaginaire du seuil ne cesse de hanter nos assises ontologiques. Point de convergence et d'ambivalence, le seuil est aussi un de ces « technèmes » qui sont, dans la vision de Philippe Hamon, « ces objets architecturaux (portes, fenêtres, vitraux, cloisons, passages...) qui sollicitent la pensée structurale et constituent comme la concrétisation de ses interrogations ».

Opérateur logique également, servant à répartir de façon binaire les espaces, les temps, les structures linguistiques, l'idée de seuil a depuis toujours fasciné écrivains, poètes, philosophes, linguistes, didacticiens, anthropologues, ethnologues, etc. La richesse inépuisable des fonctions du seuil dessine une zone, réelle ou imaginaire, où l'échange est possible, où le danger est stimulant, car on peut tout aussi bien amorcer un mouvement ascensionnel qu'une chute, en changeant de niveau de réalité et de connaissance.

La traversée vers un ailleurs, vers autre chose, quels qu'en soient la structure ou l'enjeu, passe forcément par un seuil. Le seuil est la marque incontournable du monde créé. Mettre en oeuvre, achever, figer implique obligatoirement poser des limites, donner une forme, qu'il s'agisse d'un mot, d'une pensée, d'un geste. Dans sa complexité paradoxale, le seuil nous rappelle inlassablement à notre condition créaturelle d'êtres finis parce qu'inachevés dans notre aspiration vers l'unité absolue.

Nous vous proposons donc une réflexion sur les notions du dehors et du dedans, de l'identité et de l'altérité, du dit et du non-dit, du déjà-là et du pas-encore dans les mythes, les récits, la poésie, le théâtre, sans oublier les théories linguistiques et didactiques des seuils, tout aussi riches et fertiles. *Limen* – seuil, *limes* – limite, voici une invitation à jouer des oppositions, à multiplier les niveaux d'interprétation, à permettre l'intrusion d'un espace-temps spécifique, aux tonalités fantastiques ou poétiques, à sublimer l'opposition qui semble irréductible entre lisière et passage, séparation et réunion, entre la fonction limitative des seuils et leur fonction unificatrice, vers une transfiguration symbolique.



Raconter un Colloque (encore une tentative de...)

25 ans de **Colloque International de la Francophonie**, lit-on en première page du livret-programme introduit dans une élégante pochette-couverture dont nous avons admiré le très suggestif symbole. Un colloque atypique, après une année de repos forcé (covid oblige!), un colloque au format hybride – en présentiel et en ligne –, durant lequel bon nombre des intervenants étaient des images sur un grand écran: Jean-Paul Deremble nous a parlé depuis Lille, Antoine Compagnon, depuis Paris...

C'est donc en ligne que nous avons suivi vendredi 28 mai, à partir de 10 h. 15, la Conférence inaugurale donnée par **Antoine Compagnon**. Écrivain et critique littéraire bien connu, professeur au Collège de France de 2006 à 2021, il est spécialiste notamment de Proust. En 2005, il publie son « ouvrage phare », *Les Antimodernes*. Entre ses romans citons : *Le Deuil antérieur* (1979), *Ferragosto* (1985), *La Classe de rhéto* (2014), *L'Âge des lettres* (2015). Entre ses essais : *Nous, Michel de Montaigne* (1980).



Antoine Compagnon

Le thème qu'il a proposé au Colloque : „La catastrophe de l'œuvre ultime.” C'est entre le sénile et le sublime que le conférencier situe le statut tout à fait spécial de l'œuvre ultime d'un artiste – qui est l'œuvre du seuil vers la mort. Il parle de la relation entre la „sublimité sénile et la sénilité sublime” et démarre sa démonstration par une référence au „Blé en herbe” de Colette qui parle du passage de l'adolescence à l'âge adulte, seuil difficile à franchir et premier seuil important dans la vie.

Le mot seuil invite à une réflexion sur la fin : fin de vie, fin de carrière. Entre les artistes pris en compte il y a Chateaubriand, avec son dernier livre, „La vie de Rancé” (1844), conduisant à l'idée de la vulnérabilité de l'artiste marquant une œuvre ultime, en l'occurrence, Chateaubriand et son tremblement de la main qu'il voit comme un „admirable défaut du temps”. C'est la même déficience physique dont souffrait Poussin quand il peignait „Le Déluge”. Cette idée de l'association du style sublime avec les dernières années de vie de certains artistes date depuis le romantisme qui aime exalter les fins. L'œuvre ultime de Chateaubriand, qui a suscité bien des controverses, est réhabilitée actuellement: Roland Barthes, dans sa préface, en fait un chef-d'œuvre. C'est aussi le cas de Sartre, devenu aveugle. Son œuvre tardive jette à bas tout ce qu'il avait pensé jusqu'alors. Mais ce dernier livre, „L'Espoir maintenant”, est rédigé avec son secrétaire, ce qui fait penser à une possible manipulation. Son renoncement forcé à l'écriture a été pour lui source de résignation, même de soulagement, qui a fait s'installer chez

lui une sérénité observée par Simone de Beauvoir dans son discours à la cérémonie des adieux.

À propos des controverses visant son dernier livre, Sartre affirmait qu'il a voulu „faire une œuvre qui est par delà mon œuvre propre!” Un autre exemple est celui de Beethoven avec son *Quatuor* qui semble discordant : serait-il disharmonique ou prophétique, sublime ou sénile? Rilke avait raison de dire : „Chacun porte sa mort en soi comme le fruit son noyau...” La souffrance, souvent insupportable, devrait-elle conduire l'artiste à renoncer ? Il y en a qui pensent que, par exemple, Tizian ou Turner auraient mieux fait de s'arrêter...

Comme toujours, il y a eu plein de sujets intéressants. Et comme toujours, un immense embarras du choix. Et, en partant, le grand risque de subjectivité dans notre sélection à travers la grande multitude de titres attirants...Jugez-en vous-mêmes!

„La porte de l'église comme signe de l'hospitalité divine”, est le titre de la communication de **Jean-Paul Deremble** (Université de Lille 3, France) qui pense que l'art des églises occidentales – autant de chefs-d'œuvre du seuil – magnifie la porte qui devient un moment initiatique. Passer par le seuil, entrer dans le mystère, trouver le sens d'une démarche, c'est vivre l'hospitalité divine: la porte dit l'invitation à pénétrer dans l'espace sacré, avec l'exigence d'une conversion.

Nous nous arrêtons aussi sur les communications de trois universitaires de Iași :

„Pour une poétique du seuil chez Baudelaire”, c'est le thème choisi par **Liliana Foșalău**. Son idée est que la poésie de Baudelaire s'avère être approchable (aussi) par le biais d'une poétique du seuil. Que l'on parle de la poésie en vers ou des petits poèmes en prose, on peut facilement constater une récurrence des éléments du type seuil : les portes, les fenêtres, le balcon, les barreaux, les ports, mais aussi des éléments dépourvus d'une consistance matérielle, mais qui illustrent au plus haut degré une métaphysique et une poétique du seuil : le rêve, l'amour, l'oubli et la mort.

Diana Gradu étudie dans „La Peau de chagrin” de Balzac le seuil du désir et l'immortalité. Raphaël, le troisième Archange, celui que « Dieu guérit », ou, qui, par extension divine, a des pouvoirs adoucissants, est un nom non prédestiné à ce parcours glorieux. Il est, au contraire, un être faible qui franchit incessamment le seuil qui sépare la vie et la mort, l'amour et la trahison, la pauvreté et la richesse, l'angoisse et l'espoir. La tentation, incarnée par le vieil antique du quai Voltaire, une sorte de Dieu-Faust *sui generis*, pousse Raphaël de Valentin à mener une vie sans repères, souvent déraisonnable. La peau de chagrin est la matérialisation de la conscience que tout homme est mortel et la voir chaque jour, après toute action et tout geste, se rétrécir, peut constituer une torture morale insupportable.

„Au seuil de la mer, au stade du miroir : Tristan et Iseut dans les poèmes en vers”, c'est la communication de **Brîndușa Grigoriu**. Enfants terribles de la littérature universelle, Tristan et Iseut commencent leur vie romanesque au XIIe siècle français, grâce aux poètes Bérout et Thomas. Avec le stade du miroir et la naissance à soi par le tracé d'une « ligne de fiction » (Lacan 1966 : 92), une nouvelle vision des vieux textes promet d'émerger : *la mer* devient une space-seuil situé entre ipséité et altérité, un univers de l'enfantement du couple moi-idéal du moi, un horizon de *l'amer* appréhendé par le biais de *la mère*. L'étude se propose de scruter ces fantasmes spéculaires sous le jour de leur liminarité constitutive.

ELENA POPOIU

Harmonies lyriques/Armonii lirice

CONSILIUL JUDEȚEAN VASLUI

BIBLIOTECA JUDEȚEANĂ „NICOLAE MILESCU SPĂȚARUL” VASLUI

ARMONII LIRICE
HARMONIES LYRIQUES

◆ PREZENTAREA SCRITORILOR ȘI A VOLUMELOR:

MURIEL AUGRY, *Acest freamăt blând al absurdului*

Sylvestre Clancier, *Les Cordes de la vie / Corzile vieții*

Philippe BOUBERT, *ENCRES LACÉRÉES / CERNEȚURI LACERATE*

◆ RECITAL POETIC SUSȚINUT DE:

MURIEL AUGRY, poeză și prozatoare franceză, director al Institutului Francez Iași

SYLVESTRE CLANCIER, scriitor francez, președinte al Academiei „Mallarmé”

VALERIU STANCU, scriitor, traducător și editor, membru al Uniunii Scriitorilor din România

PREZINTĂ:

VALERIU STANCU

VOICU GELU BICHINEȚ

MARIANA STANCU

30 MAI 2021, ORA 11:00

BIBLIOTECA JUDEȚEANĂ „NICOLAE MILESCU SPĂȚARUL” VASLUI

Biblioteca Județeană „Nicolae Milescu Spătarul” Vaslui
Str. Hagii Chiriac, Nr. 2, cod 730129, Tel/fax: +40 335 401164
www.bjvaslui.ro ; www.facebook.com/bjvaslui ; bjvaslui@yahoo.com

O întâlnire vasluiană sub semnul poeziei și al limbii franceze.

Data și locul: 30 mai 2021, ora 11, Biblioteca Județeană „Nicolae Milescu Spătarul”.

Organizator și moderator : Voicu Gelu Bichineț, directorul instituției gazdă.

Tema: prezentare de cărți și recital de poezie.

Invitați: Muriel Augry, Sylvestre Clancier, Valeriu și Mariana Stancu.

Cărțile prezentate : Muriel Augry, *Acest freamăt blând al absurdului*, proză scurtă și *Encres lacérées/Cerneluri lacerate*, poezii ; Sylvestre Clancier, *Les Cordes de la vie / Corzile vieții*, poezii. Volumele au fost traduse de poetul și criticul literar ieșean Valeriu Stancu.

Între participanți ne-am numărat și noi, trei foarte francofili membri ai Academiei Bârlădene.

La réunion de Vaslui fut bilingue. Pour nos lecteurs francophones, voici des données sur les deux auteurs que nous avons eu le plaisir de connaître.

Sylvestre Clancier, fils du poète et romancier Georges Emmanuel Clancier (1914–2018) – auteur avant tout du roman *L'Éternité plus un jour* (1969) –, est né en 1946 à Limoges. Poète, essayiste, universitaire et éditeur, il est l'auteur de plus de 30 recueils de poésies dont : *Saisons et rivages* (1967), *Profil du songe* (1971), *Enfrance* (1994), *Le Présent composé* (1996), *Pierres de mémoire* (2000), *Poèmes de l'avant/Poèmes de l'après* (2003), *La Mémoire improbable* (2010), *Un souffle ancien* (2012), *Dans l'incendie du temps* (2013), *D'un feu secret* (2014). Le recueil *Un regard infini* est dédié à la mémoire de son père. Essayiste, il est l'auteur de : *Freud. Concepts fondamentaux de la théorie et de la psychanalyse freudiennes* (1998), *La Voie des poètes* (2002), *Pour un développement humain durable* (2014). Il vient

de passer une quinzaine de jours en Roumanie, à Iași, sur l'invitation du poète Valeriu Stancu, qui a traduit en roumain ses *Cordes de la vie*.

Muriel Augry, directrice, depuis 2019, de l'Institut Français de Iași, est docteur ès lettres à la Sorbonne, diplomate culturel, universitaire et écrivain. Poète, elle est l'auteur des recueils : *Les lendemains turquoises* (2010), *Les Écailles du Soir* (2012), *Éclats de murmures* (2016) *Instantanés d'une rive à l'autre* (2019), *Les lignes de l'attente* (2020). En prose, elle a écrit des essais et des nouvelles: *Rien ne va plus* (2010), *Encres lacérées* (2020). Une anthologie bilingue de poésies, *Ne me dérive pas/Necădereă în vis*, est parue en 2020, aux Éditions Junimea de Iași.



Simion Bogdănescu, Elena Popoiu, Nina Cărăbăț, trei bârlădeni francofili la Vaslui.



Gelu Bichineț, Sylvestre Clancier, Muriel Augry, Valeriu Stancu, în dialog cu francofili localii.

MURIEL AUGRY

ELLES ÉTAIENT

Elles étaient cohortes
 dans la clarté des siècles d'hier
 vêtues de fils d'acier
 les chevilles gantées dans des goussets
 de plomb

Ele erau cohorte
 în claritatea secolelor de ieri
 îmbrăcate în sârmă de oțel,
 cu incheieturile înmănușate în buzunare
 de plumb

Architectes de vies entremêlées, elles
 bâtissaient des cabanes au plus haut
 des sommets

Arhitecte de vieți amestecate, au
 înălțat cabane pe vârfurile
 cele mai înalte.

Elles avaient décidé de tailler les jours les uns après
 les autres et de franchir
 à califourchon
 les frontières

Se hotărâseră să-și dăltuiască zilele una
 după alta și să treacă
 granițele
 călare

ELLES SERONT

dans le jaillissement du jour tentaculaire
 à l'écoute
des nuits opaques
 sur des écrans
guidées

Ele vor fi

în ivirea zilei tentaculare,
 în ascultarea
noptilor opace
 pe ecrane
ghidate

Elles iront de places en rues et de rues en boulevards
 Pour glaner
 l'écho
fumant
 du mois de mai

Vor merge din piețe pe străzi și de pe străzi pe bulevarde
 Pentru a culege
 eoul
fumegat
 al lunii mai

(*Encres lacérées/ Cerneluri lacerate*, traducere de Valeriu Stancu, CronEdit, Iași, 2020)



Elena Popoiu dăruind revista Francophilie Roumaine doamnei Muriel Augry, directoarea Institutului Francez din Iași.



Muriel Augry și volumul său, *Encres lacérées*.

SYLVESTRE CLANCIER

LA PROMESSE DES MORTS

Dans la nuit de campagne hérissée d'aboiements
Tu avances en silence,
Tu veux en savoir davantage.

Tu te souviens de la beauté du monde
De tes années d'enfance dans les bois, près des rivières.

Tu te demandes si le temps a effacé ces ans
Où tes yeux traversaient les nuages
Où tes mains bravaient les orages
Où vos jeux devenaient présages?

Une fois ces pensées ravalées, tu comprends
Qu'il te faudra chercher encore et encore
Le sésame et la clef.

În noaptea de la țară presărată cu lătrături
Înaintezi în tăcere,
Vrei să știi cât mai multe.

Îți amintești frumusețea lumii
Din anii copilăriei tale în pădurem lângă râuri.

Te întrebi dacă vremea a șters acești ani
Când ochii tăi străbăteau norii
Când mâinile tale sfidau furtunile
Când jocurile voastre deveneau prevestiri?

O dată înghițite aceste gânduri, înțelegeți
Că va trebui să cauți iar și iar
Formula magică și cheia.

LE TEMPS DES VILLAGES

Vivre ! Revivre à nouveau, marcher vers l'horizon !
Vis ces premiers temps où les fleurs embaumaient,
Revis ces jeux secrets qui vous faisaient rieurs !

Vis dans ce bleu du soleil où tu naquis,
laisse venir l'été, la senteur des glycines,
le parfum des lilas à nul autre pareil !

Tu serais dans l'ici des voyelles joyeuses
et non plus dans l'ailleurs des souvenirs trompeurs.
Il y aurait des fêtes, des cors et des trompettes

Vous auriez oublié que vous êtes mortels,
il y aurait des cris, des lumières aux fenêtres
et des enfants rieurs ignorant le sommeil.

Tu n'aurais plus envie d'user de cette plume
et tu saurais enfin les mots qui te ressemblent !

Să trăiești! Să retrăiești iar și iar, să șergi spre orizont!
Trăiește vremile dintâi când florile erau parfumate,
Retrăiește aceste jocuri secrete care vă făceau să râdeți!

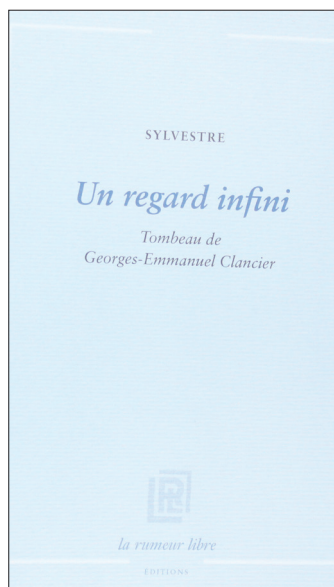
Trăiește în albastrul soarelui în care te-ai născut,
lasă vara să vină, mirosul glicinelor,
parfumul de liliac fără asemănare!

Ai fi în miezul vocalelor fericite
și n-ai mai fi în afara amintirilor înșelătoare.
Ar fi petreceri, corni și trompete.

Ați fi uitat că sunteți muritori,
ar fi țipete, lumini la ferestre
și copii veseli ignorând somnul.

N-ai mai fi avut dorința de a folosi această peniță
și-ai fi știut, în sfârșit, cuvintele care-ți seamănă!

(*Les Cordes de la vie / Corzile vieții*, traducere de Valeriu Stancu, CronEdit, Iași, Editura Știința, Chișinău, 2020.)



Sylvestre Clancier,
Un regard infini,
volum dedicat tatălui.

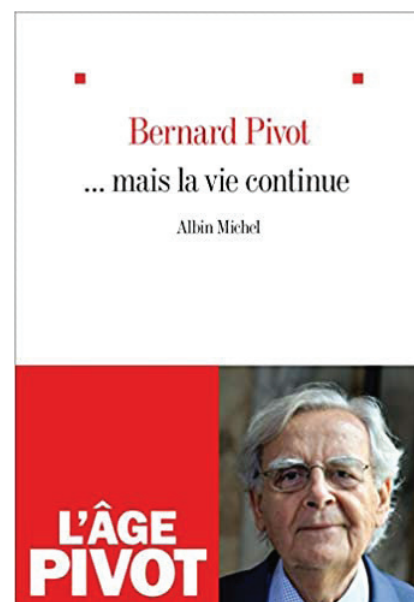


Sylvestre Clancier citindu-și poemele.

Journaliste de télévision réputé, animateur de magazines littéraires de référence : *Apostrophes* (724 numéros de 1975 à 1990), *Bouillon de culture* (1991- 2001), *Double Je* (2002 – 2005), président de l'Académie Goncourt (2014 – 2019), Bernard Pivot vient d'avoir 85 ans. Il choisit de vivre ce moment en écrivant un roman vivifiant et désenchanté sur son entrée en vieillesse.

Jadis, toujours pressé, régnant sur le monde de la culture, il se sentait invincible. Aujourd'hui, à la retraite, une autre vie commence. Avec le plaisir de pouvoir enfin prendre son temps et le perdre. Une vie qui le force à constater les défaillances du corps et à sentir la peur de perdre ses vieux amis formant une bande de joyeux octogénaires.

Bernard Pivot raconte son âge avec lucidité, curiosité et humour. Lisons le livre et nous y trouverons quelques bonnes idées pour bien vieillir, avec le plaisir de retrouver un symbole de la francophonie.



BERNARD PIVOT

...mais la vie continue Était-ce mieux avant?

Mes petites-filles me demandent si c'était mieux avant. Bien sûr, puisque j'étais jeune, beau, ambitieux, et que mon avenir s'ouvrait comme campagne ensoleillée vue du haut du Luberon. Je tenais pour certain d'être arrivé sur terre au bon endroit, au bon moment. Ce n'était pas faux, mais je préférerais débarquer aujourd'hui, avoir cent ans devant moi plutôt que quatre-vingts derrière...

Si je mets de côté ma petite personne, ce n'était pas mieux avant. C'était même épouvantable. Hitler, Staline, Mao, Pinochet, Pol Pot, la Deuxième Guerre mondiale, la guerre d'Algérie, la guerre froide...Il y a toujours des guerres, mais elles sont loin. Mieux vaut en accueillir les réfugiés qu'en recevoir les bombes.

Les progrès scientifiques ont été tels que j'ai l'impression d'avoir changé non pas d'époque mais de monde. Le dernier, si inquiétant soit-il, est le plus ouvert, le plus fou, le plus amusant, même s'il me fatigue souvent par ses excès et me tape sur les nerfs par sa complexité.

J'aime raconter à la nouvelle génération, ébahie, que le jour des résultats du bac, ceux-ci n'arrivaient pas sur l'ordinateur ou le smartphone, qui n'existaient pas. Il fallait se déplacer au lycée où ils étaient affichés. Puis, rentrer à son domicile pour les annoncer à la famille. L'un des deux cafés proches du lycée Tocqueville n'avait pas le téléphone et, dans l'autre, il fallait faire la queue pour pouvoir glisser un jeton dans un appareil qui, souvent, l'avalait sans fournir la ligne. Colère, hurlements, réclamations. Le patron du café disait qu'il était responsable de la limonade et non du téléphone.

Quand les parents n'habitaient pas la ville où le lycéen avait passé les épreuves du baccalauréat, il devait aller à la

poste centrale pour accéder au téléphone interurbain. Il y avait foule. Une employée notait sur un cahier les numéros demandés. Des écouteurs sur les oreilles, elle enfonçait des fiches dans un tableau et ses doigts dans des cadrans. Puis, après parfois une demi-heure d'attente, elle annonçait aux clients le numéro de la cabine où, si tout allait bien, ils pourraient parler à leurs correspondants. << Les Ardillats, cabine3 >>, <<Ratamouche-sur-Cère, la 1>>. Dans le cas d'un numéro occupé ou qui ne répondait pas, comment ne pas supposer que la téléphoniste s'était trompée dans ses manipulations ? Les lycéens reçus au bac se montraient plus impatients que ceux qui devaient marmonner une mauvaise nouvelle.

Ce n'était pas mieux avant puisque les vieux d'alors pensaient que c'était mieux du temps de leur jeunesse et ces vieux-là regrettaient l'époque encore plus lointaine de leurs débuts dans la vie. Ainsi, de génération en génération, on remonte à *Homo sapiens*, dont les premiers vieillards célébraient le temps où ils étaient de fringants *Homo erectus*. Sans faire injure à ceux-ci, ils ne représentent pas un moment de l'évolution dont pourraient rêver nos vieux Dupont, Smith ou Popov.

Comme la plupart des petits commerçants, les libraires ont quelques raisons de regretter les temps anciens, quand on devait pousser leurs portes pour acheter un livre. Il suffit aujourd'hui de tapoter sur un ordinateur ou sur un smartphone pour recevoir à son domicile le livre commandé. En revanche, les éditeurs seraient malvenus de se plaindre. Le métier est aussi passionnant et lucratif qu'il y a un demi-siècle, quand j'ai créé ma maison. Elle a tenu sa place dans

l'avenue de la république des lettres. Ni grande ni petite, d'un format commode et souple. Voilà cinq ans, lorsque je l'ai mise en vente, les malabars de la profession se sont empoignés pour l'acquérir. Même dans une maison d'édition, les chiffres ont le dernier mot. Ce fut un très joli mot.

Maintenant que je n'éдите plus personne, les quelques livres dédicacés que m'envoient des écrivains naguère sous contrat chez moi me procurent à la fois plaisir et fierté. Ils ne m'ont pas oublié. Même s'ils ont soixante ans ou plus, je les considère comme de grands enfants émancipés de ma tutelle. J'espère ne pas m'illusionner quand je remarque qu'ils continuent de suivre deux manuscrits ou trois conseils que je leur prodiguais entre deux manuscrits et deux bouteilles de bordeaux.

Alors, vieux Candide, tout est bien dans le meilleur des mondes ? Hélas, non ! Trop de misère, trop de violence, trop d'injustice, trop de désespoir. Comme tous les gens de ma génération, je dois avoir quelque responsabilité dans ce désolant état des lieux. Je soulage ma conscience par des dons aux sociétés caritatives. J'aide quelques voisins en souffrance ou dans le besoin. À mes yeux, Coluche est un saint Vincent de Paul moderne et laïc. On devrait mettre son buste dans les mairies, à côté de celui de Marianne. Elle s'ennuie et il la ferait rire.

Pour m'en tenir à la société privilégiée qui est la mienne, je reconnais que c'était mieux avant sur quelques aspects de la vie de tous les jours. Il y avait plus de politesse. La galanterie ne passait pas pour du machisme. La réflexion, la prudence, la lenteur n'étaient pas regardées comme des pertes de temps. La réussite suscitait moins de jalousie. Le français n'était pas pollué par les anglicismes. La dérision ne s'était pas hissée au rang des vertus hygiéniques. On avait plus de considération pour les vieux. Peut-être parce qu'ils avaient survécu à la guerre. Peut-être aussi parce qu'ils étaient moins nombreux et qu'ils dégageaient plus tôt. Enfin, le jeunisme, mot qui n'existait pas, n'était pas encore une valeur souveraine, créant un apartheid de l'âge.

Et si je convoque la nostalgie, je ne peux que regretter

les moissons et les vendanges qui étaient alors des fêtes populaires, les bals d'antan, joue contre joue, les vins d'honneur, les chansons de Charles Trenet, les petits trains de campagne, les policiers aux carrefours et leurs bâtons blancs, la traction avant noire des maquisards et des gangsters, les westerns, le feutre mou des hommes et la voilette des femmes en deuil, les encriers, les buvards, les livres massicotés, les treize à la douzaine, les merceries, les drogueries, les rémouleurs, les rigolos adorateurs de Krishna, enfin les conversations, petits gâteaux ronds fourrés de crème d'amande qui ont disparu des pâtisseries.

Mais tout cela n'est que brouilles si l'on dresse en regard le catalogue des inventions, évolutions, révolutions de toute nature qui ont bouleversé nos vies. En bien, en plus, en mieux. Si, si, en mieux, ne serait-ce que parce que nous avons appris à être plus libres de nos pensées et dans nos actes, même si on observe aujourd'hui une pression hargneuse de l'idéologiquement correct.

J'écoute avec consternation des personnes de mon âge fulminer contre le monde contemporain et célébrer, les yeux mouillés, les années cinquante et soixante-quarante, ils n'osent pas, c'était la guerre ! Ils gâchent leurs dernières années par un perpétuel bougonnement qui mine leur moral. Plus ils sont bilieux, plus ils stigmatisent l'époque. Même le franc, plus caressant, et donnait une ombre plus généreuse.

Leur mauvaise humeur tient à distance les jeunes les gens et les personnes dans le vif de l'existence qui se lassent que celle-ci soit sans cesse critiquée par la comparaison avec un temps qu'ils n'ont pas connu. De ce ronchons je fuis moi aussi les lamentos dans lesquels, au vrai, chacun pleure sur une jeunesse dont sa mémoire arrondit les angles et rafraîchit les couleurs.

L'autre jour, Nona, notre chère Nona, a repris au vol un de nos amis qui se plaignait de son téléphone portable. Toujours à sa recherche, sa sonnerie intempestive, ses coupures, la nécessité de se déplacer pour obtenir une meilleure écoute, la peur de le perdre, un abonnement trop cher... Nona lui a dit : <<Vous préféreriez revenir aux jetons, aux cabines téléphonique, aux dames des postes, au 22 à Asnières?>>

Quand la France passe à l'heure d'été ou d'hiver, Nona est stupéfaite de constater que son smartphone s'est de lui-même mis pendant la nuit à la nouvelle heure. Elle tient tout cela pour un prodige et en rend grâce à Dieu et aux hommes, associés à parts égales dans sa reconnaissance.

Exercice de traduction et d'admiration...

Așadar, bătrâne Candide, spui că totul e bine în cea mai bună dintre lumi? Vai, nu! Prea multă mizerie, prea multă violență, prea multă nedreptate, prea multă disperare! La fel ca toți oamenii generației mele, am partea mea de răspundere pentru starea deplorabilă în care ne aflăm. Îmi liniștesc conștiința făcând daruri către societățile de binefacere. Îmi ajut vecinii aflați în suferință sau nevoi. În ochii mei, Coluche este un sfânt Vincent de Paul modern și laic. Ar trebui să i se așeze bustul în primăria, lângă cel al Marianeii, care se plictisește, iar el ar face-o să râdă.

Le français dans la vie diplomatique roumaine. La correspondance officielle du temps du Prince Al. I. Cuza.*



La Bibliothèque „Gheorghe Asachi” de la ville de Iași possède dans ses archives un fond de manuscrits rares, dont 34 lettres adressées au Prince Cuza par des membres de son gouvernement. Cette correspondance, située chronologiquement entre le 4 avril 1859 et le 13 septembre 1865, est signée par des noms de grande résonance, des personnalités ayant joué un rôle important dans la constitution de la Roumanie moderne: Mihail Kogălniceanu, Dimitrie Bolintineanu, Ion Ghica, Anastasie Panu... Tous les textes ne sont pas rédigés en français, mais la prévalence du français dans le langage officiel, l'aisance de l'expression disent long sur son statut à cette époque.

Voici une lettre du mois d'avril 1864, dans laquelle Mihail Kogălniceanu, premier ministre depuis 1862 jusqu'en janvier 1865, exprime ses inquiétudes face à l'atmosphère politique très tendue. La crise qu'il annonce a pour causes les réformes courageuses entamées par Al. I. Cuza.



"...Demain la crise va commencer. Le parti *grec* voyant que leurs intrigues vont avoir une fin, voyant que Votre Altesse va leur enlever des mains, le drapeau de l'union s'est décidé de livrer une bataille terrible. Ils ont appelé à leur aide toutes les haines, tous les intérêts lésés, toutes les personnalités. J'ai été malheureusement destiné à initier le pays à la Réforme, pour conséquent je suis l'objet des haines de tous ceux, dont la Réforme a lésé les intérêts et entravé les projets ambitieux. On voit aussi dans moi l'homme qui est parvenu à ranimer la foi des paysans dans la personne du Prince. C'est cela surtout que la réaction ne veut pas me pardonner, par conséquent tous les coups de l'opposition vont être dirigés sur moi et rien que sur moi. Je serai attaqué dans ma vie publique et dans ma vie privée, nom, passé, famille, enfants, tout ce qui m'appartient va être insulté et bafoué.

Néanmoins je ne crains pas la lutte et au risque d'être broyé je l'accepterai, parce que le résultat sera la mort de mes ennemis, la défaite totale de l'opposition, à tel point que son Altesse pourra l'écraser du talon de sa botte et que les plus fiers diront „merci”. Mais pour cela il faut que je sache catégoriquement si Votre Altesse est décidé à me donner sincèrement sa confiance et son appui, les possédant je ne crains rien, mais il me faut pleinement et entièrement et cela pendant trois mois, c'est à dire pendant la session ordinaire.

J'ai avoué à Votre Altesse toute mon existence, j'ai fait bon marché de mes convictions passées pour la seule grande conviction que j'ai plus fortement que jamais, celle que le salut du pays veut que le nom de Cuza soit la seule, l'unique force du pays. Or il ne serait pas juste qu'ayant fait ceci je sais sacrifié au milieu de la lutte. Avant d'entreprendre la bataille je veux montrer à Votre Altesse les deux voies qu'il y a à suivre comme

ligne de conduite.

Si Votre Altesse a pleinement confiance en moi et qu'elle veut m'appuyer ; je veux recevoir l'assurance que la Chambre sera dissoute, aussitôt que je le croirai nécessaire, bien entendu après avoir reçu les ordres de Votre Altesse, mais qu'en tout cas entre la Chambre et le Ministère, le trône se prononcera pour le Ministère.

Si Votre Altesse croit que cette mesure serait par trop radicale et que l'intérêt du trône n'est pas à ce qu'une chambre soit sacrifiée à un seul homme. Quoique cet homme personnifie toute une situation, quoique je sois convaincu que ma chute serait une défaite aussi pour la puissance du trône, dans ce cas je prierai Votre Altesse de consentir à ce que je me retire. Aujourd'hui, l'opposition est prête à accepter les propositions les plus humiliantes à la seule condition qu'on sacrifie l'homme qui l'a réduit à cette extrémité.

Je ne voudrais nullement à Votre Altesse si elle croit que ses intérêts exigent à ce que je me retire du service, pourvu seulement que cela soit maintenant.

Si au contraire, je suis sacrifié au milieu de la lutte, je serais en droit de dire que cela ne devrait pas être la récompense de mes services, du zèle et de la fidélité que j'ai déployés pendant ces sept mois de mon ministère, qui en réalité ont été sept années de galères.

Malheur à moi si je tombe dans les mains de l'opposition, elle ne me pardonnera jamais de m'être placé au mois d'avril entre le trône et elle.

Appuyé par la confiance du prince, je dominerais la situation. Si au contraire je ne reçois pas la conviction que je la possède pleine et entière, je dis franchement que je n'aurai pas même le courage d'aborder la lutte."

Măine va începe criza. Partida greacă a văzut că propriile intrigi vor avea sfârșit și că Alteța Voastră își va lua mâinile de pe ea, prin urmare, reprezentanții Unirii au decis să lupte împotriva unei bătălii teribile. Și-au luat ca sprijin ura, interesele lezate, toate personalitățile. Din păcate, am misiunea de a iniția în țară Reforma și acesta este motivul pentru care sunt obiectul tuturor răutăților, căci Reforma a lezat interese și a pus piedică multor proiecte ambițioase. Sunt văzut ca cel care a reușit să reînvie credința oamenilor în persoana domnitorului. Mai ales opoziția nu vrea să mă ierte, motiv pentru care și-a îndreptat tot discursul doar împotriva mea. Voi fi atacat în viața mea publică și privată, îmi va fi atacat numele, trecutul, familia, tot ce ține de mine va fi insultat și înjosit.

Cu toate acestea, nu mă tem de luptă și, cu riscul de a fi zdrobit, o accept, pentru că rezultatul va fi moartea dușmanilor mei, înfrângerea totală a opoziției, în așa fel încât Alteța Voastră să o poată zdrobi cu călcâiul cizmei și, atunci, chiar și cei mai mândri vor spune „mulțumesc”. Dar pentru asta trebuie să știu categoric dacă Alteța Voastră este dispusă să-mi acorde încrederea și sprijinul în mod sincer; avându-le pe acestea nu mă tem de nimic, dar îmi trebuie complet și pe deplin și aceasta timp de trei luni, adică în timpul sesiunii ordinare.

Am promis Alteței Voastre întreaga mea existență, am lăsat deoparte principiile mele din trecut pentru singura convingere mare, în care cred mai mult ca oricând: salvarea țării vrea ca numele lui Cuza să fie singura, unica forță a României. Dar nu ar fi corect ca, făcând aceasta, să fiu sacrificat în mijlocul luptei. Înainte de a începe bătălia, vreau să arăt Alteței Voastre cele două căi care trebuie urmate ca linie de conduită.

Dacă Alteța Voastră are încredere deplină în mine și

dorește să mă susțină, doresc să fiu sigur că va fi dizolvată Camera de îndată ce cred că este necesar, bineînțeles, după ce voi primi ordinele Alteței Voastre, dar, în tot cazul, între Cameră și Minister principele se va pronunța în favoarea Ministerului.

Dacă Alteța Voastră crede că această măsură va fi radicală și că interesul său nu este să vadă o Cameră sacrificată pentru un singur om, chiar dacă acest om personifică o situație întreagă, deși sunt convins că dacă eu voi cădea va fi afectat și reprezentantul tronului, voi cere Alteței Voastre, în acest caz, să aprobe retragerea mea. Astăzi, opoziția este pregătită să accepte cele mai umiltoare propuneri, cu singura condiție ca omul care i s-a opus să fie sacrificat.

Nu vreau nimic de la Alteța Voastră dacă credeți că interesele Voastre exigente necesită demisia mea, numai ca aceasta să se petreacă acum.

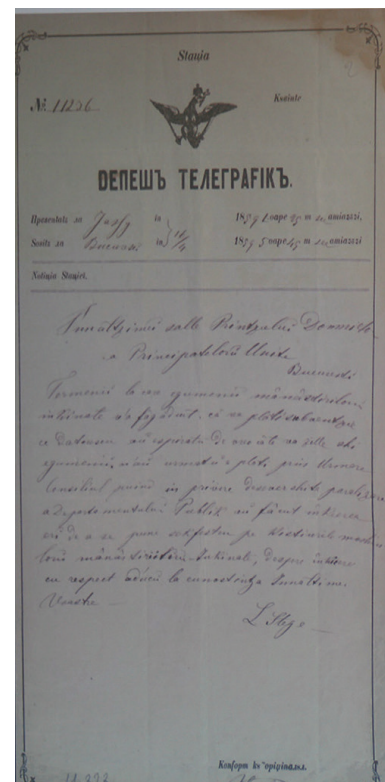
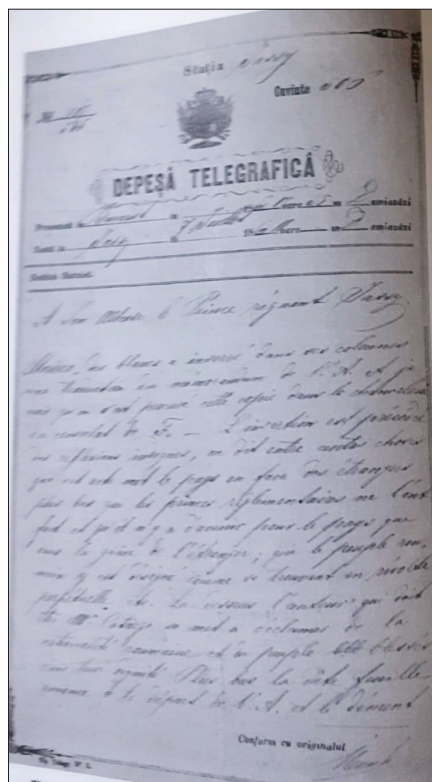
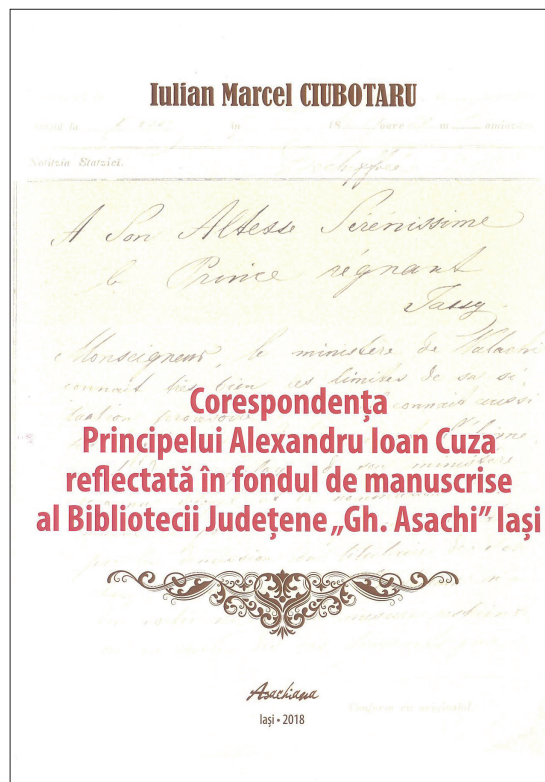
Dacă din contra, sunt sacrificat în mijlocul luptei, am dreptul să spun că aceasta nu trebuie să fie răsplata serviciilor mele, a zelului și a fidelității pe care le-am arătat în cele șapte luni de guvernare, pe care le-am resimțit ca șapte ani de chin.

Vai de mine dacă voi cădea în mâna opoziției, nu mă va ierta niciodată că m-am așezat în luna aprilie între ea și tron.

Aș domina situația susținut de încrederea Voastră, dar dacă, dimpotrivă, nu primesc convingerea că o voi avea completă și totală, vă spun direct că nu voi avea același curaj să încep lupta...

(traducere de Iulian Marcel Ciubotaru)

(Iulian Marcel Ciubotaru, *Corespondența Principelui Al. I. Cuza reflectată în fondul de manuscrise al Bibliotecii Județene „Gh. Asachi” Iași*, Ed. Asachiana, 2018, pp. 31-34)



CORINA DIMITRIU PANAITESCU

Triptyque francophone. Liliana Cora Foșalău

D'habitude, quand le lecteur – surtout celui avisé – s'apprête à ouvrir un texte littéraire, en prose ou en vers, écrit par un auteur réputé pour sa spécialisation dans le domaine de la littérature, fût-il critique, théoricien littéraire ou bien professeur de littérature, une réserve, fondée sur un préjugé bien enraciné, l'oblige à douter de l'authenticité et de la spontanéité de l'inspiration qui a engendré l'œuvre et à la traiter d'exercice démonstratif mis à valoriser un savoir théorique ou une riche culture littéraire. L'auteur en question est soupçonné – parfois à juste raison – d'obéir plutôt à la pression du savoir accumulé précédemment qu'à celle d'une vocation réelle. Les exemples, bien célèbres, abondent. Pour ne citer que Umberto Eco et son roman *Le Nom de la Rose*, lu comme une brillante application des théories sémiotiques de son auteur, ou Paul Valéry, accusé par Emile Cioran de manquer de souffle poétique réel, parce que trop imprégné de théorie poétique.

Tel n'est pas le cas de Liliana Cora Foșalău qui, avant d'être un subtil connaisseur et analyste de la poésie moderne, avec des livres sur le romantisme et surtout sur Baudelaire, avec d'excellents cours de poésie française et francophone donnés aux étudiants en lettres, est et a toujours été poète. A notre avis, c'est sa sensibilité et vibration poétique natives qui l'ont amenée, tout naturellement, à réfléchir et à écrire sur la poésie, à la traduire, à l'enseigner. Il va sans dire que la culture poétique dont elle dispose ne reste pas sans écho dans ses poèmes, mais le filon secret de ses vers reste inaltéré. Auteure de plusieurs recueils de vers, en roumain et en français, Liliana Cora Foșalău ne s'éloigne pas trop, avec la plaquette *Căutători de iubire [Chercheurs d'amour]* (Iași, Ed. Cartea Românească Educațional, 2020) de la ligne lyrique à laquelle elle nous a habitués : une poésie de l'intimité délicate tourmentée par des émotions feutrées et par des questions dont la gravité existentielle, toujours présente et même lancinante, souvent, se dissout, dernièrement, par souci de discrétion et de pudeur, dans des tonalités apaisantes. Pourtant, par rapport aux premiers recueils (*Timpul cândva, Plânsul din inima lunii, Deshistories*), beaucoup plus exubérants, fébriles même, exaltant les forces créatrices de l'imagination, de la rêverie, du trop-plein affectif de celui ou de celle qu'on appelle « omul-freamăt », le présent volume fait davantage jouer la corde de la tristesse, de la nostalgie, du regret. Tout en mobilisant les grands thèmes romantiques – et, en définitive, éternellement lyriques – de l'écoulement du temps, de la solitude, de la mort, de l'amour (*Certitudini, Pasăre de pradă, timpul*), Liliana Cora Foșalău leur ajoute les obsessions de la modernité : le doute, l'angoisse, l'absence, la quête, la parole et sa grande responsabilité de tout dire, de tout raconter, pour faire durer



(*Mijlocul drumului, Fior, Nimeni ca o prezentă stăruitoare*). Motivé, en large mesure, par la souffrance de la disparition de la mère, à la mémoire de laquelle il est dédié, ce petit livre suit le trajet d'un ressourcement nécessaire par un retour en arrière, dans le temps et l'espace magiques de l'enfance et du village, univers enchanté, veillé par la présence protectrice des parents et des grands-parents : « lumea bunicilor și a duminicilor cu inimi la porți » (*Rochița cu flori*, à côté de *Urme prin sat, Ca o poveste*). Même si la conscience de l'impossibilité de revenir, réellement, en arrière, afin de « réparer » quoi que ce soit, autrement que dans le rêve, est présente, et même si une certaine lassitude peut invoquer « le droit à la résignation » (*Dreptul la resemnare*), une paix intérieure finit par s'installer, nourrie par la force du sentiment d'appartenir sans conteste à ce monde si bien équilibré, rigoureux et rassurant par ses lois et coutumes qui est le monde de ses racines. Il est important de

dire que chez Liliana Cora Foșalău l'idée reçoit toujours un revêtement formel adéquat, issu du don de l'arrangement des sonorités faites à se « correspondre » au sens baudelairien du terme. Prenons, pour nous régaler, le petit poème-portrait-définition du tournesol (*Floarea soarelui*) : « Punte pe cale între cer și pământ,/chip răsărit din semințe de vară,/ miere curgând din petală-n petală,/cerc rotitor,/luminător înflorit,/ unde semnul lui mâine deja s-a ivit/în plecarea frunții lui azi/către ruga de seară! »

*

Intéressée, depuis pas mal d'années, par les valeurs culturelles et les significations symboliques du vin et par ses représentations littéraires, Liliana Cora Foșalău, outre qu'elle a écrit ses propres poèmes sur le vin (*Poeme de vreme și vin/Le Vin. Le Temps*, Ed. Junimea, 2015), a aussi traduit les vers d'autres poètes préoccupés par le sujet, des poètes roumains importants – Macedonski, Arghezi, Ion Pillat, Ștefan Aug. Doinaș, Blaga, Voiculescu – dans l'anthologie *Vinul lumii/Le Vin du monde* (Ed. Timpul, 2009 et 2016) ou bien, plus récemment, par filière française, *Vinul mistic/Le Vin mystique* du poète et mystique arabe soufi Omar Ibn Al-Fârid (Ed. Timpul, 2020). Ce poème incantatoire, aux longues phrases méandreuses, à l'écoute de la musique d'une âme enivrée, fait l'éloge du vin *di-vin*, avec ses vertus spirituelles et spiritualisantes. Il est évident que la traduction n'a point été facile, ni côté vocabulaire, archaïsant, évocateur, ni, surtout, côté rythme secret du vers qui semble vouloir épouser, de même que dans les textes sacrés, le rythme de la respiration. Autrement dit, une entreprise risquée – mais couronnée de succès, pour mettre en valeur, et en circulation, grâce aussi à une réalisation

typografică impecabilă, un text strălucitor de sens și de poezie.

*

Le troisième volet du triptyque francophone proposé, généreusement, par Liliana Foșalău est, cette fois-ci, une traduction de prose : *Bogățiile noastre* de l'écrivaine francophone d'origine algérienne Kaouther Adimi (Iași, Ed. Cartea Românească Educațional, 2019). Il nous serait difficile de l'appeler « roman », bien qu'il s'agisse de l'histoire d'une vie : la vie d'une librairie-bibliothèque-galerie d'art, fondée en 1936 à Alger par Edmond Charlot sous l'enseigne (fournie par Jean Giono) *Les Vraies Richesses* et sous la devise « Un homme qui lit en vaut deux » et transformée, 80 ans plus tard, en pâtisserie, après avoir été vendue par l'Etat à un homme d'affaires car, apprécie-t-on, en ce début de vingt-et-unième siècle les beignets jouissent, auprès des étudiants de la toute proche Université, de beaucoup plus de considération que les livres. Dans une construction narrative postmoderne, la jeune auteure d'une trentaine d'années, déjà plusieurs fois primée, fait alterner, d'une main sûre, les pages du journal tenu par le fondateur-homme de lettres Edmond Charlot depuis 1935 jusqu'à 1961 et des extraits de sa correspondance, avec le récit pressé, laconique, neutre, intégrant parfois des listes-inventaires d'objets et de livres, qui présente l'actualité. L'histoire d'une vie et un constat de décès. L'image de la vie fébrile, de fermentation magique et d'intense effervescence intellectuelle de cette librairie-maison d'édition-creuset de culture où se réunissent, pendant les années de l'entre-deux-guerres, et puis de la guerre, malgré



la rigueur des temps, de jeunes talents pas encore affirmés, solidaires dans leur enthousiasme et leur détermination de faire de la littérature, de changer le monde, de le rendre meilleur par l'instruction. Découverts et soutenus dans leurs premières tentatives littéraires par Charlot, édités par lui, la plupart d'entre eux deviendront des célébrités : Albert Camus, Jules Roy, Max-Pol Fouchet, Emmanuel Roblès, Kateb Yacine. D'autre part, dans l'actualité, l'image terrifiante du vide spirituel, incarné, comme malgré lui, par l'« innocent » (dans tous les sens du terme) Ryad, qui, de son propre aveu, « n'aime pas lire », et qui est envoyé (depuis Paris) à y effectuer son stage pratique (universitaire !) : vider et nettoyer l'espace de l'ancienne librairie, en effacer toute trace du passé.

Il y a là, en toile de fond, tout un monde qui est ressuscité, toute une histoire culturelle et politique, dramatique, controversée, douloureuse, d'un pays (l'Algérie) et d'un peuple en pleine crise identitaire, ballotté entre les bienfaits et les méfaits du colonialisme, entre la noblesse et la générosité des initiatives civilisatrices et l'incontournable discrimination pouvant aller jusqu'aux massacres les plus affreux : Sétif, 1945 ; Paris, 1961. Et par-dessus tout, le lien indéfectible qui relie les gens de bonne-volonté, les intellectuels de pure espèce, qui est l'amour de la culture, de la littérature, de l'art.

Dans la version roumaine, excellente, de Liliana Foșalău, l'écriture souple, variant les registres et les tonalités, ménageant les contrastes entre le lyrisme dense et l'aridité d'un discours strictement constatif, faisant s'entrecroiser les plans temporels, de l'auteure algérienne garde intacts son charme, sa fluidité et sa force persuasive. Une raison de plus d'ouvrir le livre !

FLORI DE CASTAN

Ciorchini îndrăgostiți
iubind verticală,
albe flăcări ce se vor închide târziu
într-o capsulă - fruct inutil
rotunjind sensul în sine,
dăruind lumina
pe de-a-ntregul,
cu-ntunerul ei,
așa cum luminii i se cuvine!

AM UITAT SĂ TE-NTREB

Am uitat să te-ntreb:
mai ții minte, mamă,
când veneam să te-aștept?
Tu coborai dealul

dinspre casa bunicilor mei,
și strângeai toată vara la piept;
eu veneam dinspre tine,
tu veneai dinspre ei.

Ne-ntâlneam în valea copilăriei,
valea cu salcâmi și cu tei;
tu purtai în brațe rodul grădinii,
eu mă luminam zâmbet în ochii tăi
și porneam împreună spre casă.

Lumea toată era mai ușoară,
prin văzduh însetau porumbei,
rostul zilei se-mplinea către seară,
viața creștea ca o pâine în liniștea ei,
în nemărginirea unui timp numit vară...

Iași, 3 noiembrie 2019

POVEȘTI CE CURG

Poveștile ce curg în vin și-n noi
cu glasuri ce mă cheamă înapoi
îmi împlinesc făptura de cuvânt
și de lumină - cât lumină sunt.
Aici mă reclădesc din tina lumii,
aici mai pot să-mi întâlnesc străbunii,
când dorul lor coboară peste sat
în vii din care vara a plecat
și peste care sori s-au scuturat
ca să culegem boabele dulceții,
părtași cumiți la prăvăliile vieții,
purtând în noi pe cei ce nu mai sunt,
sfios lăsând să cadă pe pământ,
din vinul-sânge-soare-bucurie,
doi stropi, spre-a se întoarce-n veșnicie.

Chers collègues, chers amis, membres de notre communauté académique francophone,

C'est avec une grande surprise et une encore plus grande émotion que j'ai appris la décision de l'ARDUF de m'accorder ce prestigieux prix. J'en suis très honorée, j'en suis comblée – je dirais même accablée !

OPERA OMNIA c'est une formule tellement exigeante, qu'elle risque de devenir « écrasante ». De toute façon, elle oblige à la réflexion.

En ce qui me concerne, je crois pouvoir dire que, *si œuvre il y a*, elle résiderait moins dans les livres, études, traductions, manuels, dictionnaires que j'ai faits, écrits le long de ces environ cinquante années d'activité universitaire que, plutôt, dans le nombre presque égal de séries d'étudiants que je me suis efforcée de former, d'instruire, de cultiver – d'entraîner à leur future vie professionnelle et non seulement.

C'est bien cela, à mon avis, l'œuvre du professeur : je la reconnais et je l'assume. Et je remercie infiniment mes collègues de l'ARDUF de me l'avoir appréciée si généreusement.

Prof. dr. Corina Dimitriu-Panaitescu



CATHERINE BLANCHARD

Portrait de femme. Mariana Mânăstireanu

...Nous irons tous à l'Opéra, sous les lumières scintillantes du grand foyer, je porterai une robe en soie sauvage, il n'y aura d'ailleurs que ça de sauvage dans le foyer de l'Opéra, croyez-moi, cette année, j'assisterai à un ballet, pas trop moderne!

Mariana porte des chapeaux, de très charmants et extravagants bibis: chapeaux cloches, canotiers, capelines, toute une collection assortie à de ravissants escarpins couleur puce, avec des petits nœuds, des lanières, des boucles, des chaussures féminines à souhait. Les talons plats ne font pas partie de son esthétique vestimentaire, d'ailleurs, ils jureraient avec ses tailleurs aux jupes entravées, en fait les talons plats sont à fuir, ils enlèvent de l'élégance à la silhouette, de la féminité à la démarche, or nous sommes sur terre pour plaire, non? N'en déplaise aux dictats de la mode, MARIANA n'approuve pas cette génération jogging informe et ces femmes qui choisissent le confort au lieu de la séduction! Elle est et sera belle jusqu'à son dernier souffle!

Mariana est Roumaine, quand elle parle, elle chante un peu, on dirait Elvire POPESCO, cela donne un charme supplémentaire à sa conversation. MARIANA aime les livres, elle en a toujours un dans son sac ou à portée de main, elle parle littérature, cela la maintient au dessus du niveau de la mer des médiocrités, une mer qui surgit souvent dans nos contrées bien tempérées. On n'est jamais à l'abri d'une vague de lieux communs qui déferle, envahit irrémédiablement l'espace, finissant par é mousser le légendaire et piquant esprit Français. Nous appelons de conserve: Esprit, es-tu là? Pas de réponse, rien que de vide sidéral... lasses de crier dans le vide, nous nous rabattons souvent sur la littérature étrangère.

MARIANA aime le Théâtre, elle assiste aux plus grands spectacles du moment, elle aime les stars, les grands noms qui sont à l'affiche. Elle va les voir religieusement, elle va communier avec eux, dans cette belle fête païenne, elle assiste aux repas des grands fauves, ces monstres sacrés, il en reste encore quelques uns qui illuminent de leur gloire la rentrée très parisienne de la saison Théâtrale! DELON, ADJANI au Théâtre MARGNY, elle touche le saint Graal!

Elle avait émis le vœu d'aller à l'Opéra de Paris, de préférence à l'Opéra Garnier, pour les grands lustres, le grand rideau, le grand escalier, j'ai trouvé un spectacle de ballet, une loge et nous voilà dans le saint des saints! Ballet moderne, cela veut dire beaucoup de choses en somme, après BÉJART, BOB WILSON, MAGGY MARIN, CAROLYNE CARLSON, PINA BAUCH, il y a une déferlante de chorégraphes très doués, des corps sublimes, des gymnastes, des musiques sérielles, de toute façon on est là pour aimer, dans la loge des velours grenat sous le plafon de CHAGALL, dans la lumière bienveillante du grand lustre aux milliers de pampilles, il ne peut rien nous arriver! MARIANA, toujours positive, chérie, c'est parfait, de toute façon si le ballet est abscons, il nous restera la musique, même pas... MARIANA, dans un silence oppressant, sans décor et sans costumes, sans musique surtout, retait le velours grenat, le rideau et le plafond... heureusement ils sont inamovibles, sinon un ballet sans musique, c'était beau quand même, en levant sa coupe de champagne à l'art musical!...

GEORGETA POPOVICI STRAT**PARDONNEZ-MOI SEIGNEUR**

Pardonnez-moi Seigneur si aujourd'hui
 Je vous demande de trop :
 Donnez-moi la Seconde !
 Pour faire d'elle un festin
 Sans peur de mordre,
 Sans gêne de dévêtir
 Ma dernière dent
 Quand je la plante
 Mais sans savoir comment elle est gouleue
 Maussade et perfide !

Oui, la seconde.
 Comme le baiser tout rond
 Déposé sur mon front :
 Je sens encore les lèvres de ma mère
 Bûchers de coquelicots par les fées du sort
 Pour que je puisse entendre
 Les violons des cigales,
 Lustrer aux corbeaux l'ivoire
 Toucher à ce qui m'a été donné
 À rassembler et à juger.

Mais regardez, des doigts de fumée
 Pendent à mon œil
 Encore plus affamé.
 La Seconde l'éloigne,
 Le flagelle
 Toujours,
 De plus en plus encore.

Poezie publicată în revista franceză *La Gazette*. Traducere
 de Elena Negoescu Cholet

MIRELA CHICOȘ**CANTIQUE**

On nous a légué la Vie
 Parce qu'on nous a infligé la Mort.
 Paradoxe! On est devenu le contraire de nous-mêmes
 Au-delà de la frontière d'un «je t'aime!»

Tu nous as haïs le matin
 Mais Tu nous as adorés au crépuscule.
 Bizarre! On a fait l'échange des corps
 Au-delà de la frontière du Sort.

Tu nous as perdus un jour.
 Nous nous sommes retrouvés près d'une Madone
 Qui a pendu, à Ta nuque de Christ,
 Nos Vies, Sa propre Mort, la Destinée.

Et maintenant, vraiment, j'existe!

Janvier 2006

PIERRE DE RONSARD**POUR HÉLÈNE**

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
 Assise auprès du feu, dévidant et filant,
 Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
 « Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
 Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
 Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
 Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
 Par les ombres myrteux, je prendrai mon repos ;
 Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
 Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
 Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

(1578)

CÂNDU AI SĂ HII BETRÂNĂ

cându ai să hii betrână la lumânare o oară
 pe lângă vatră sta-vei cu furcă și fuior
 a mele stihuri aste vei îngâna cu dor
 mă preaslăvia Ronsardu iar io eriam feceoară

atunce nici o slugă la o așa de sfoară
 de muncă istovită cădzută-n somn ușor
 la vraja mea n-ar îndrazni a sta nepăsător
 te-ar lăuda pe nume ce n-ar mai hi să moară

că am să hiu țărână strigoi fără de os
 den vâsc voiu loa hodină la umbră dedindos
 pe lângă sobă hi-vei adusă crunt de șale

și vei căi cu lacrimi amoriul meu înfrânt
 trăește astăz dară de ț-is cu crezământ
 culege trandafilul ce ț-au eșit în cale

Version roumaine de Mavrea Andreevici

L'Adieu aux Professeurs

Plecări dureroase a suferit în ultimul an Catedra de Limba și Literatura Franceză a Facultății de Litere, Universitatea „Al. I. Cuza” Iași, căreia atât de mulți dintre noi îi suntem atașați. Ni s-a părut că Iașul nu a vibrat la tristețea acestor despărțiri așa cum s-ar fi așteptat atâția discipoli, admiratori, foști studenți ai celor plecați. Putem vedea în sobrietatea și discreția cu care au fost întâmpinate aceste plecări respectul refuzului de publicitate propriu distinșilor profesori și un semn distinctiv al oamenilor mari.

Nouă ne rămân pe ecranele minții durabile imagini fixate în timp ale sălilor de curs, ale Catedrei Lor, ale cuvintelor rostite sau înscrise cu cretă pe tabla neagră, ale atâtor pagini scrise și preschimbate în Cărți semnate de:

Iulian POPESCU
Maria PAVEL
Ana DOROBĂȚ
Valeriu STOLERIU.

Îndreptăm gând de recunoștință spre profesorii și oamenii exemplari cărora li se datorează atâtea serii de absolvenți dăruiți școlii, cărții, limbii franceze.

Adâncă, postumă, Reverență, Doamnelor și Domnilor Profesori !

Vă mulțumim pentru darurile de preț pe care le-am primit de la dumneavoastră !

Ne luăm rămas bun, având pe buze versurile simple și emoționante dintr-un cântec de despărțire de oamenii școlii:

*Adieu, monsieur le professeur,
 On ne vous oubliera jamais !
 Et tout au fond de notre cœur,
 Ces mots sont écrits à la craie.*

*Nous vous offrons ces quelques fleurs,
 Pour dire combien on vous aimait.
 On ne vous oubliera jamais,
 Adieu, monsieur le Professeur !*

*Mais avec tant d'oubli comment faire une rose,
 Avec tant de départs comment faire un retour ?...*

Jules Supervielle

În familia francofilă bârlădeană reprezentată de profesorii de limba franceză – constituind mai mult decât un grup de specialitate (numit, tehnic, *cerc pedagogic*) – am simțit-o mereu aproape pe **Gabriela Cornelia Golembiovski**, în solidaritatea noastră de oameni ai școlii formați în cultul umanioarelor – „*humanités*”, cum le numea Anatole France – legați pe viață de o limbă-cultură, o limbă-stil de viață, o limbă-mod de a gândi. Colega noastră s-a dedicat cu pasiune misiunii de a le deschide elevilor săi dorința de cunoaștere prin învățarea limbilor, ajutându-i să înțeleagă ce importantă este această formă de îmbogățire a minții și de apropiere între oameni.

Gabriela lasă în urma sa o imagine și un nume demne de admirație și recunoștință.



14 iulie 2020: cronica unei noi sărbători anunțate

Deși aflați în an marcat de pandemie, am sfidat-o: Academia Bârlădeană le-a oferit francofililor locului un nou prilej de a se revedea, fie și păstrând distanța impusă de restricțiile sanitare. De Ziua Franței, ne-am reunit iarăși, într-o manifestare începută dimineața, la o terasă înflorită, în fața unei cești de cafea sau a unui *fresh*. Și au venit prietenii limbii franceze, atrași de promisiunile Afișului-Invitație: lansarea volumului 7 de *Scrieri*, conținând tălmăcirile din limba franceză ale poetului medic C. D. Zeletin, cărturarul rafinat, spiritul enciclopedic, mentorul și prietenul Academiei Bârlădene. Doamna Lavinia Spandonide, directoarea Editurii Spandugino din București, a avut generozitatea să ne ofere zece exemplare ale cărții proaspăt apărute, care încheie eleganta serie în 7 volume a operei lui C.D. Zeletin. Doamna prof. univ. Corina Dimitriu Panaitescu a prezentat, în cuvinte calde, monumentalul volum, operă a unei vieți de exerciții de admirație însemnând traducerea poetică de poezie (cf. p. 26).

Exemplare ale prețioasei cărți au fost dăruite doamnei profesor Mirela Chicoș, distinsă de Academia Bârlădeană cu „Diploma pentru Francofonie pe anul 2020”, la încheierea frumoasei sale cariere de profesor de franceză, precum și doamnelor profesor Corina Dimitriu Panaitescu și Mihaela Chifani, colaboratoare de temelie ale revistei noastre. Revista *Francophilie Roumaine* pe 2020, prezentată de doamna Elena Popoiu, a fost oferită tuturor celor prezenți.

Sărbătoarea Zilei Naționale a Franței a continuat după-amiază, într-o de acum tradițională *rendez-vous des amis*, la recepția găzduită de Adriana și Gabriel Penciu, pe numitul Domeniu regal din Zorleni. Impecabili amfitrioni și francofoni de talie, soții Penciu și-au primit și acum oaspeții într-un decor și o atmosferă *à la française*, însemnând: *sourire aux lèvres* și sumedenie de însemne simbolice: panglici, cocarde, drapele *bleu-blanc-rouge*, meniu franțuzesc, muzică franțuzească, tort *bleu-blanc-rouge* și antren purtând aceeași nobilă marcă.

On peut donc continuer de vivre le 14 Juillet, în Bârladul unei tradiții culturale francofile care nu se pierde.

E. POPOIU



Afișul reuniunii



Revista noastră



Mirela Chicoș, premiata zilei



Grup francofil la reuniunea de dimineață...



...și la cocteilul de seară.



Fluturând în vânt, cele două tricoloruri



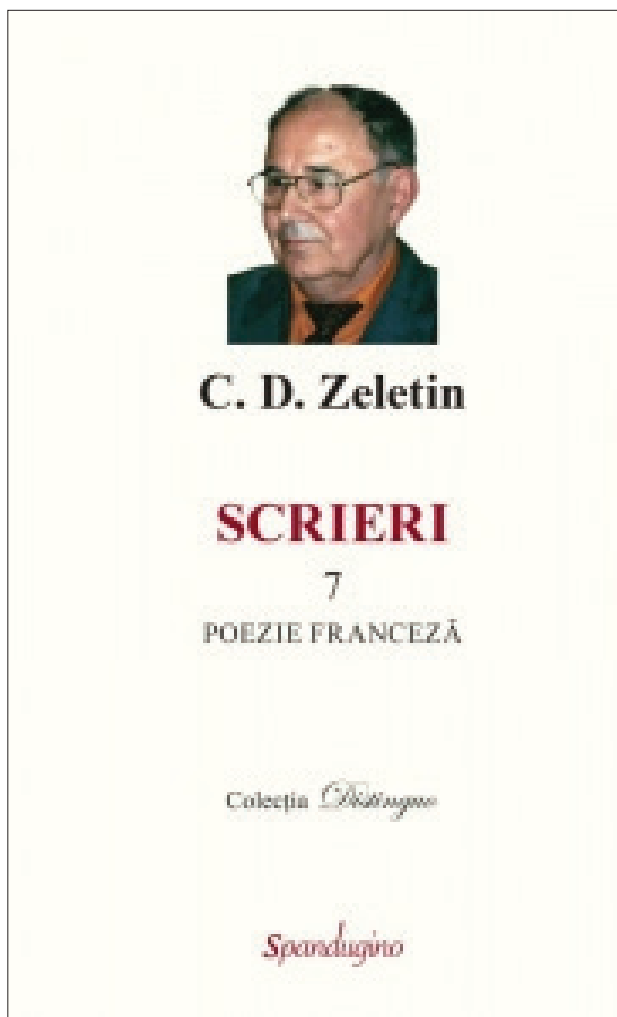
Și tortul are culorile Franței

CORINA DIMITRIU PANAITESCU

C.D. Zeletin, *SCRIERI 7. Poezie franceză*

Am avut, de multe ori, la întâlnirile de la Academia Bârlădeană, prilejul să profit de generozitatea cu care Profesorul ne primea și ne antrena în lumea domniei sale – de reflecții, de simțiri, de erudiție bonomă, de jovialitate caldă și delicată – o lume mai frumoasă, mai bună, mai adevărată, care ne îmbăgățea și ne înălța. Lumea aceasta, suntem fericiți să o constatăm, continuă să existe și după plecarea cea dureroasă, grație cărților pe care C.D. Zeletin ni le-a lăsat : cele șapte volume care cuprind o viață și o operă pline de miez și rost.

Dintre toate, poate că acest volum al 7-lea – ultimul din seria apărută la Editura Spandugino, București, 2020, 1025 p. –, care-i cuprinde traducerile din franceză, e cel mai generos, pentru că aici se uită pe sine pentru a-i sluji, cu *smerenie*, pe alții : pe poeți, cărora le deschide opera către lume, pe cititori, cărora le înlesnește accesul la operă. Printr-o performanță nu numai greu de egalat, dar și de imaginat, cartea aceasta adună, în jurul nucleului dens al *Florilor Răului* baudelairiene, într-o viziune « clasicizantă » a modernității, o pleiadă de poeți francezi de facturi diverse, cu originalitate marcată, cu formule prozodice diferite : Alfred de Vigny, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Paul Valéry, Guillaume Apollinaire, Jean Cocteau. Profesorul simte diferența fiecăruia dintre ei și o trece, adecvat, în limba română. Serviciul pe care îl face atât literaturii franceze, cât și celei române este inestimabil.



CHARLES BAUDELAIRE

CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!
 Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
 Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
 Le souvenir cuisant de son limon amer.

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;
 Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
 Par la griffe et la dent féroce de la femme.
 Ne cherchez plus mon cœur; les bêtes l'ont mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue;
 On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux!
 — Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

Ô Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!
 Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
 Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes!

JE TE DONNE CES VERS

Je te donne ces vers afin que si mon nom
 Aborde heureusement aux époques lointaines,
 Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
 Vaisseau favorisé par un grand aiglon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
 Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
 Et par un fraternel et mystique chaînon
 Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Etre maudit à qui, de l'abîme profond
 Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond !
 —Ô toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
 Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
 Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres
 De tout le feu qui pour nous flamboya.
 De ces grands yeux si fervents et si tendres,
 De cette bouche où mon cœur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,
 De ces transports plus vifs que des rayons,
 Que reste-t-il ? C'est affreux, ô mon âme !
 Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,
 Et que le Temps, injurieux vieillard,
 Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,
 Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
 Celle qui fut mon plaisir et ma gloire !

Traducere de C.D. ZELETIN

CAUSERIE

Tu ești un cer de toamnă, roz, clar și plin de pace!
 Tristețea însă-n mine, ca marea spre-un atol
 Se-nalță, și-n retrageri, pe buzele posace
 Îmi lasă amintirea amarului nămol.

—Tu mâna-întânzi, dar pieptu-mi e pradă suferinții,
 Și inima o cauți, prietenă ! Târziu !
 Cu ghearele femeia a smuls-o și cu dinții,
 Jivinele-au mâncat-o, iar locul e pustiu.

Mi-e inima palatul batjcororit de gloată ;
 Se-mbată-n el, se taie, se-ncaieră mișei !
 —În magice parfumuri grumazul tău înoată !...

Și tu, o, Frumusețe, pe suflet bici, mi-o vrei !
 Cu ochii tăi de flăcări, o lume în serbare,
 Fă scrum aceste zdrențe cruțate și de fiare !

XLI

Îți dau aceste versuri ca dacă, prin cuvânt,
 Ajunge-voi ferice în vremuri viitoare,
 Făcând să cadă-n visuri ființe gânditoare,
 Corabie împinsă de un prielnic vânt,

Icoana ta de vagă legendă schimbătoare
 Ca un clavir să-l lase pe cititor înfrânt
 Și printr-un ochi puternic de lanț frățesc și sfânt
 De rimele-mi semețe s-atârne sclipitoare...

Ființă blestemată ! Din cer și până-n hău,
 Doar eu răspund chemării ori strigătului tău !
 —Tu, care ești o umbră menită să dispară,

Strivești sub tălpi ușoare, cu ochii în pustiu,
 Pe muritorii mizeri ce te-au simțit amară,
 Statuie cu ochi negri, o, înger arămiu !

PORTRETUL

Se-alege scrum, prin Moarte și prin Boală,
 Din flacăra ce arse pentru noi,
 Din ochii dulci, cu patimi în răscoală
 Și-al gurii, ce m-a înecat, altoi

Din vraja sărutărilor păgâne
 Și din avântul sacru, disc solar...
 E groaznic, suflete ! Ce va rămâne ?
 Doar, din trei linii, un desen precar,

Murind ca mine în singurătate,
 Pe care Timpul, stricător unchiaș,
 Cu aripi aspre-l freacă și-l străbate.

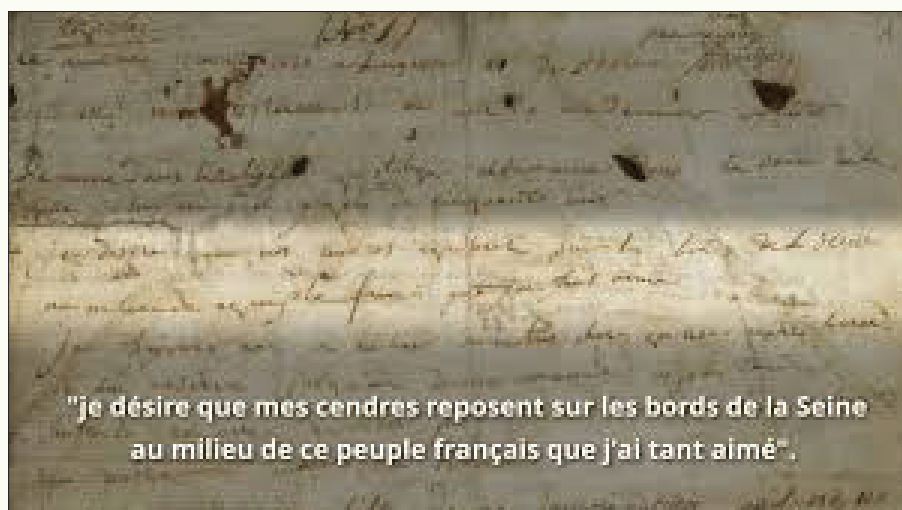
Tu, de Viață și Artă ucigaș,
 Nu vei ucide-n mintea mea pe-aceea
 Ce mi-a fost jocul, gloria, ideea !

Napoléon 200

Entre les figures de légende de l'histoire suscitant débats et controverses, aucune n'égale Napoléon. Il a inspiré glorification et contestation, selon qu'on a vu en lui un visionnaire ou un guerrier sanguinaire. Depuis sa mort, il y a deux cents ans, des dizaines de milliers de titres lui ont été consacrés, soit plus d'un ouvrage par jour! Est-il un mal aimé? Qu'est-ce qui compte le plus dans l'image qu'il a laissée au monde? Son génie militaire, sa vision allant au-delà les frontières et les siècles, ses innovations en matière d'organisation sociale, juridique, administrative?

Car on lui doit l'essentiel des institutions d'éducation: Les Grandes Écoles, Saint-Cyr, École Normale, Polytechnique, qu'il destine à former des élites, de même que le lycée et le baccalauréat; de justice: Le Code civil, le Code pénal, La Cour d'assises, L'Ordre des avocats, La Cour d'appel; de finances: Le Trésor public, les Chambres de commerce, La Bourse de Paris, La Cour des Comptes. Et puis aussi: le Sénat, le corps préfectoral, les départements, les arrondissements, les cantons et les municipalités. On lui doit aussi les Archives Nationales. Et la Légion d'Honneur. Et L'Arc de Triomphe. Et la liberté du culte.

Le 5 mai 1821, à 17 heures 49 minutes, Napoléon Bonaparte mourait à l'âge de 51 ans, banni par tous, loin des siens et de son pays.



Sa commémoration du 5 mai dernier s'est voulue être une „commémoration éclairée”, selon l'heureux mot du président Emmanuel Macron, exprimant, en une critique implicite de la *cancel culture*, „la volonté de ne rien céder à ceux qui entendent effacer le passé au motif qu'il ne correspond pas à l'idée qu'ils se font du présent.” À l'Institut de France, en appelant de nouveau „à regarder l'histoire en face et en bloc”, le chef de l'État a encore déclaré: „De l'Empire, nous avons renoncé au pire, de l'Empereur, nous avons embelli le meilleur”...„On aime Napoléon parce que sa vie a le goût du possible, parce qu'elle est une invitation à prendre son risque”, a-t-il ajouté, en tranchant: „Napoléon est une part de nous”, il nous faut l'assumer.

Telle est la voie à suivre dans toute démarche qui se propose de relire et de reconsidérer l'histoire et ses protagonistes. Napoléon, son image et ses faits resteront dans les livres d'histoire. Et ses cendres continuent des reposer sous la Coupole du Dôme des Invalides, „sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé.”

Societatea literar-culturală **Academia Bârlădeană**
FRANCOPHILIE ROUMAINE

revue éditée par le **Département de Francophonie**

Équipe de rédaction: Elena Popoiu, Mihaela Chifani, Mirela Chicoș, Otilia Vîrvorea, Simion Bogdănescu, Bogdan Artene (tehnoredactor)

Conseiller: Corina Dimitriu Panaitescu

Tipărit la S.C. Irimex S.R.L. Bârlad